

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 683.—SAMEDI, 5 JUIN 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cent
Insertions subséquentes - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA REINE VICTORIA



GUILLAUME II, empereur d'Allemagne



FELIX FAURE, président de la République Française



NICOLAS II, empereur de Russie



FRANÇOIS-JOSEPH II, empereur d'Autriche



HUMBERT I^{ER}, roi d'Italie



GEORGES I^{ER}, roi de Grèce
LE CONCERT EUROPÉEN



LE SULTAN ABDUL-HAMID

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 JUIN 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Poésie : La chanson des fleurs, par André Lemoine.—Les médaillés de 1812, par B. Sulte.—Le concert européen.—A Lucette, par Hermance. Service funèbre.—Poésie : Au tasse, par A.-J. Beaulieu.—Nouvelle canadienne : Marie-Ange ou piété filiale, par F. Picard.—L'art de convaincre papa.—Signes infailibles du temps.—La légende du lac, par M. de Matra.—Le nouveau ministère de Québec.—Le timbre-poste du jubilé.—Le duc d'Aumale.—Le comte de Mun, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Les cadets du Mont St-Louis.—Un vrai Canadien (avec portrait).—Jardin des enfants : Oh est la Marguerite (avec musique).—Théâtres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—Portraits : La reine Victoria ; Guillaume II, empereur d'Allemagne ; Félix Faure, président de la République française ; Nicolas II, empereur de Russie ; François-Joseph II, empereur d'Autriche ; Humbert Ier, roi d'Italie ; Georges Ier, roi de Grèce ; Le sultan Abdul-Hamid.—Le duc d'Aumale ; Le comte Albert de Mun.—Les cadets du Mont Saint-Louis sur le Champ-de-Mars.—Cérémonie funèbre à Notre-Dame de Paris pour les victimes du Bazar de Charité.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-SIXIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu le samedi, 5 JUIN, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

CHRONIQUE EUROPEENNE

PARIS, 5 mai 1897.

Les dernières défaites n'avaient pas abattu les Grecs qui viennent de repousser victorieusement les Turcs, attaquant les lignes de Pharsale.

De toutes les parties du monde, la Grèce reçoit de l'argent et des volontaires. Il vient de se former à Paris un comité de secours, dont Henri Rochefort est le président, avec Paul de Cassagnac ; Edouard Drumont et de Kerchont vice-présidents ; Dr Barlézieux et Daniel Cloutier, secrétaires ; Emile Massard est trésorier, et au nombre des membres il y a Maurice

Barrès, François Coppée, Cunéo d'Ornano, Lucien Millevoye et Aurélien Scholl.

Les jeunes Grecs partis d'Amérique et de toutes les parties du monde, pour aller défendre la patrie menacée, donnent une leçon formidablement belle à tous les peuples.

Les mères — vraies patriotes de jadis — les encouragent à voler à la mort, peut-être, mais à l'honneur sûrement. Combien, parmi eux, disent un éternel adieu à tout ce qu'ils aiment ? Car un grand nombre tomberont sous les cruelles griffes de la mort.

Mais ils vont au devant de la mitraille en songeant aux Grecs d'autrefois, et le nom de Léonidas n'est pas effacé de leur cœur.

Personne encore ne sait ce que demain réserve à ce petit peuple aux sentiments pleins de grandeur, mais la France souscrit et envoie des volontaires bien décidés à porter haut le drapeau national.

* *

PARIS, 6 mai.

Le bruit court d'une autre défaite des Grecs à Pharsale, quoique la nouvelle n'en soit pas certaine.

On parle de la médiation de la Russie en faveur de la Grèce. En attendant, la Thessalie est toujours en sang, et là-bas des héros meurent pour leur patrie.

* *

Sudi tient toujours l'affiche à la Renaissance avec un grand succès.

Jeanne Granier et Guitry, admirables artistes, soutiennent la pièce, qui est une vraie page de la vie parisienne.

L'auteur de *Sudi*, M. Gustave Guiches, a fait un chef-d'œuvre d'esprit subtil et de psychologie réelle.

Dans cette pièce—tous les jours vécue—un mari passe pour complaisant et la calomnie le couvre de ses artifices et les langues vont leur train—méchante bêtise humaine—pendant que lui dédaigne de répondre et s'en va vivre heureux dans un coin d'azur où il reçoit un jour la visite du fielleux imbécile cause d'une médisance pardonnée, mais non oubliée. Ce dernier va lui demander sa protection en invoquant leur ancienne amitié ! et le mari lui répond avec les plus magnifiques sarcasmes, qui mordent aux applaudissements de la salle et donnent une sublime leçon de philosophie.

Un mari infidèle d'abord, souffrant ensuite en lui-même pour expier, défiant ainsi l'opinion du monde, content d'avoir marché sur la route du devoir, un faux ami à la venimeuse affection et un voile tombant à la fin en découvrant les figures en plein soleil. Voilà une histoire bien humaine, mais c'est assez pour rendre célèbre l'écrivain qui a fait *Sudi*.

* *

PARIS, 7 mai.

Le Dante, dans la description de son *enfer*, a écrit des choses bien effroyables mais bien pâles à côté de l'horrible agonie de cent trente personnes mortes brûlées vives dans l'incendie du Bazar de la Charité.

Tous les ans, le Tout-Paris organisait un bazar au profit des pauvres et ce bazar donnait annuellement environ 80 à \$100,000.—riche aumône !

Cette année le bazar était installé rue Jean-Goujon, dans une bâtisse très provisoire et recouverte d'une épaisse toile goudronnée.

Le feu, allumé à un morceau de la toile par une lampe, se propagea avec une rapidité inouïe, et en quelques minutes tout crépitait et brûlait—tel en un ardent brasier.

Le prix d'entrée à ce bazar était de \$4.00 ; et c'était partout les noms les plus hautement honorés qui se coudoyaient.

L'hécatombe est terriblement triste. Parmi les cadavres trop brûlés pour être reconnu, il y a une princesse, une duchesse, des marquises, des comtesses, des baronnes et des bourgeoises, et toutes ensemble vont maintenant dormir le sommeil de la mort, sans plus de blasons, de couronnes ou de distinctions. Le Destin a effacé jusqu'aux vestiges de reconnaissance possible,

pour mêler ensemble celles qui souffrirent les mêmes tourments et les mêmes effroyables douleurs.

J'ai vu l'emplacement vide et noirci, aux cinq poteaux sinistrement brûlés où, hier encore, le Bazar de Charité conviait à une fête charmante et mondaine, tout l'armorial de France, tous les riches de Paris.

J'ai vu aussi les cadavres, pauvres débris qui, en leurs loques terriblement tristes, disent le peu que nous sommes tous. Quelques heures avant d'aller à ce lunch, c'étaient de belles femmes aux charmes brillants, c'étaient de riantes jeunes filles, fleurs de l'aristocratie parisienne, c'étaient de riches blasons et de hauts talents. Tous, tous maintenant sont carbonisés, tordus, broyés et mêlés ensemble pour dormir dans l'éternelle nuit.

Pour un jour encore, peut-être, ils restent dans le Palais de l'Industrie, ces pauvres morts. Ils en sortiront pour aller reposer à l'ombre des cyprès, en passant sous les maronniers en fleurs des Champs-Élysées où, la veille, ils promenaient leur luxe, leur beauté et étaient au soleil de la belle avenue leur joie de vivre.

* *

Samedi, 8 mai.

Voici de jolis vers de M. de Talleyrand-Périgord, duc de Dino, que publie le *Journal* d'aujourd'hui.

LE POÈTE

O mort, de quelle autorité
As-tu, cruellement cynique,
Osé commettre un meurtre inique
Dans les bras de la charité !...

LA MORT

Dieu voulant une gerbe d'âmes
Pour parfumer l'éternité,
J'ai dû choisir parmi les femmes,
Ces fleurs de votre Humanité !...

Alors, Dieu remit à Marie
Ce beau bouquet d'humaines fleurs.
Et cette mère des douleurs,
Pour vous, ô désespérés... prie !...

* *

En face des malheurs qui viennent de frapper la France, presque tous les souverains et les gouvernements ont envoyé leurs témoignages de sympathie au président de la République ; et le premier arrivé est celui de l'empereur d'Allemagne, alors que le tsar de Russie a simplement chargé son ambassadeur de bonnes paroles pour la France.

Et c'est pour garder l'amitié profonde de la Russie que la France reniait son passé, et bombardait les Grecs héroïques défenseurs de leurs droits.

Depuis ce matin, silencieusement, devant la foule respectueuse, passent des voitures funéraires qui emportent—escortés de parents et d'amis—les restes des beautés qui, il y a huit jours à peine, éblouissaient Paris de leurs grâces charmantes.

Ils passent, ces corbillards abritant des laideurs noircies,—tristes restes d'aimables personnes—et dans les cimetières ils vont déposer sous les saules celles qui, magnifiquement connurent les Acacias. (1).

Et, ces jours-ci, quelquefois peut-être, on verra de superbes équipages qui, en se promenant au Bois de Boulogne, dans les allées parfumées, changeront subitement de direction et iront vers le Père-Lachaise (2), au lieu de rester à la Cascade ou au Pavillon d'Armenonville.

Près du cœur et prières du souvenir, vous passerez aussi, et un printemps nouveau ne retrouvera pas toujours les lèvres qui les auront murmurées.

Radolphe Brunet

(1) L'allée des Acacias est la plus belle et la plus parfumée du Bois de Boulogne. Elle est la favorite du Tout-Paris.

(2) Cimetière du Père-Lachaise. La Cascade et le Pavillon d'Armenonville, sont deux endroits selects du Bois de Boulogne.

LA CHANSON DES FLEURS

Écoutez la chanson des fleurs, triste et charmante,
Vous qui voulez savoir notre divin secret :
Filles du feu caché, du feu vierge et discret
Qui, sous terre, depuis de longs siècles fermentent ;

Filles du feu terrestre, et filles de l'air pur,
Filles de la rosée, et filles de l'aurore,
Frémissant au soleil quand le frais matin dore
La montagne de neige et les étangs d'azur ;

C'est bien filles du ciel, avant tout, que nous sommes.
L'homme, souillant les fleurs, nous tue en nous aimant :
Le ciel est notre chaste et paisible élément,
Et c'est là qu'il nous plaît de vivre, loin des hommes.

A peine un jour ou deux sur terre nous vivons.
En songeant qu'une fleur est si vite fétide,
Nous levons vers le ciel, notre chère patrie,
Nos petits bras, tendus le plus que nous pouvons.

Quand nous mourons, le ciel au-sitôt nous réclame,
Le pur esprit des fleurs du ciel est descendu.
Parti du ciel, au ciel il doit être rendu,
Puisque du ciel nous vient notre parfum... notre âme.

ANDRÉ LEMOYNE.

LES MÉDAILLÉS DE 1812

IV

Au moment où j'achevais de rédiger mes notes concernant les médaillés du 26 octobre 1813—c'est à dire les hommes de Châteauguay,—on exhumaient une liste officielle donnant les noms de ceux qui ont prouvé en 1847 leur participation à cette bataille. Il est à regretter que la liste ne dise rien de plus. Nous aimerions à connaître le corps auquel appartenait chaque individu et autres circonstances propres à nous édifier dans le culte du souvenir, mais rien de cela ! Une sécheresse complète règne sur ce papier. Son contenu provient, sans nul doute, de quelque registre rempli de notes précieuses, puisque l'on a fait enquête afin de reconnaître ceux à qui les médailles étaient destinées. Où est-il, ce cahier ?

En tous cas, voici les noms des officiers et des soldats qui figurent sous la rubrique de : "Liste des personnes qui ont demandé au bureau des officiers assemblés d'après l'ordre du 25 août 1847, de recevoir des médailles."

Vis-à-vis le nom du vétéran il y a celui de la personne à qui la médaille a été livrée. Plusieurs n'ont rien d'inscrit dans cette colonne, de sorte qu'on ne peut dire si la liste en question est une nomenclature finale ou simplement une première mise au net pour l'usage du bureau.

Lieutenant-colonel : Pierre de Boucherville.

Majors : Nicolas Doucet, Pierre Boucher de Labruyère.

Captaines : Louis Barbeau, Austin Cuvillier, Dominique Ducharme, Philippe Panet, Joseph Shuter, J.-B.-René Hertel de Rouville.

Lieutenants : Benjamin Delisle, William Clarke, Narcisse Juchereau Duchesnay, Flavien Dufresne, Alphonse Dumont, Maxime Globenski, F.-E. Globenski, J.-B. Laviolette, Edouard Leprohon.

Enseigne : Toussaint Gladu.

Sergents : Charles Brock, François Brogden, Jacques Fournier, Pierre Gendron, Joseph-Madore Lesieur, Joseph Proux, François Robidas.

Caporaux : Hippolyte Brisset, Jean Pascal.

Hugh Tôme, employé aux voitures militaires, reçut la médaille avec les barres de Châteauguay et Chrysler Farm.

L'un des deux Joseph Auclair, mentionnés plus haut, reçut la médaille avec les barres de Châteauguay et de Détroit.

Jean-Baptiste Lapierre reçut la médaille avec les barres de Détroit, Châteauguay et Chrysler Farm.

Pierre Oman que l'on trouvera à sa place, appartenait aux Fencibles.

Soldats : John Aljoe, Joseph Auclair, Joseph Auclair, Henri Aimond, Pierre Arcand, Charles Auger, Michel Auger, Pierre Bélanger, Pierre Boisvert, François Brisebois, Louis Bouchard, J.-B. Bérubé

Joseph Bérubé, Joseph Barret, Pierre Boucher, Antoine Belisle, Joseph Blais, Louis Corbeau, Jean Cloutier, Antoine Couture, Louis Claproud, J.-Bte Dufour, Alexis Dufour, François Dupuis, Pierre Drolet, François Dumoulin, Henri Duperré, Joseph Dostie, Joseph Dostie, Olivier Dugré, François Dufresne, Henry Enau, Pierre Forget dit Latour, Joseph Fortier, Joseph Fizette, Pierre Germain, Lambert Girard, Augustin Gauthier dit Larouche, Augustin Gagnon, Jacques Garneau, Louis Gauvreau, Olivier Grenier, Alexis Galarneau, Jean Goulet, Joseph Hébert, James-R. Hoyle, Louis Julien, François Laroche, Joseph Lavoie, Louis Lafrance, Joseph Leprohon, J.-B. Legault, Pierre Leduc, Antoine Laferté, Hyacinthe Lefebvre, Alexis Lefebvre, Pierre Lessard, Augustin Lenseigne, Simon Lespérance, J.-Bte Lapierre, P. Longchamps, Joseph Milette, Joseph Morrissette, Joseph Marcotte, Isidore Maillet, Louis Morin, Jacques Naud, Pierre Oman, Jérôme Petit dit St-Pierre, J.-B. Pelletier, J.-B. Potvin, Bernard Pradet dit St-Gelais, J.-B. Pradet dit St-Gelais, Olivier Pagé, Louis Gonzague Pagé, Jacques Proux, Joseph Patria, Pierre Robert, Etienne Robitaille, François Rousseau dit Brook, Joseph Richer dit Louveteau, François Renaud, Vital Simard, Louis Saunier, Pierre Sainte-Marie, François Suprenant, William Sharp, Edouard Tremblay, Amable Turcotte, Edouard Tribot dit Lafricain, Ferréol Terrien, Roger Vandal, Louis Vachon, Louis Vincent, Jérôme Vachon, Joseph Vésina.

Autant qu'il est possible de le constater, il y avait en 1847, cent vingt-cinq survivants de la bataille de Châteauguay, sur trois cent cinquante hommes de race blanche que de Salaberry avait à sa disposition ce jour-là.

Je ne parle pas des cent cinquante sauvages dont vingt-deux seulement ont combattu et qui, d'ailleurs, n'ont rien à faire avec la médaille en question.

Si, maintenant, je compte les médaillés qui servaient à la frontière du Bas-Canada et qui n'ont point paru à Châteauguay, mais qui ont vu le feu ailleurs et à qui la médaille et la barre de "Châteauguay," ont été accordées également, j'en trouve cent trente.

La survivance de cent vingt-huit ou de cent vingt-cinq pour la même période peut servir à calculer le nombre de miliciens qui tenaient la frontière—disons qu'ils étaient cinq cents. Ce contingent ajouté à celui que Salaberry avait sous la main le 26 octobre 1813 donne mille hommes pour toute la ligne de la rivière Châteauguay, soit quinze lieues.

Les milices de la rivière Chambly sont à part.

En somme, faute de papiers précis sur tout cela, nous restons dans le domaine des conjectures.

Benjamin Sulte

LE CONCERT EUROPÉEN

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui les portraits du concert—sans ensemble aucun, dit un de nos spirituels confrères—européen.

La guerre de Grèce et de Turquie, qui a menacé et menace encore l'Europe, rend cette exhibition toute d'actualité : car c'est bien, selon la définition du mot *exhibition*, une exposition d'objets curieux.

Qu'on ne s'étonne pas de la position de notre Gracieuse Souveraine et de son peu gracieux neveu, Guillaume : ils ne s'aiment pas, il n'est donc pas étonnant qu'ils se tournent le dos.

Voyez les moustaches du roi de Prusse, empereur d'Allemagne ! ne dirait-on pas des faucilles prêtes à tout trancher ?

Et Humbert, le bel Umberto, fils du Galant'uomo, quel joli pendant pour le Grand Saigneur, dit un autre de nos spirituels confrères. Ils ont l'air de vouloir, ces deux derniers, étouffer le pauvre Georges, ou du moins de vouloir le dépouiller totalement de sa... Grèce !

A LUCETTE

Merci, merci pour la dédicace du joli et frais article qui m'est arrivé durant les ennuis inqualifiables d'un horrible déménagement—de là mon retard à accuser réception.

Oui, elle est bien gentille, et surtout, bien douce au cœur cette promenade autour de votre chambrette à dix-huit ou vingt ans !

Qui ne l'a faite avant vous, mon amie ? qui ne l'a faite avec vous ?..

Ah ! je l'ai revue, moi, en vous lisant, cette chambrette rose de mes vingt ans ! ce nid si douillet qu'une sainte mère s'ingéniait à capitonner sans cesse ! Je les ai revues aussi, suspendues au mur, pieusement posées sur la toilette, sur la petite table de travail, dispersées avec soin un peu partout, là, sous mon regard, toutes les choses plus précieuses à nous que des diamants !..

Et pour chacune que mon âme a éveillée un instant, j'ai eu un sourire... j'ai eu une larme...

Ce cadeau affectueux de votre mère, votre montre, arrêtez-en le mouvement, je vous prie ! Si vous avez dix-huit ans, demain vous en aurez vingt-cinq !

Hâtez-vous de vivre : tout passe quand tout ne lasse...

Et encore si ce bijou n'allait vous marquer que des heures joyeuses !..

Mais elles viendront aussi, pour vous, celles des deuils, des séparations, des désillusions...

Vos rêves de dix-huit et vingt ans ? vos châteaux en Espagne ?..

Entrez-y bien vite !

Demain, la réalité aura paru et des beaux palais les murs seront écroulés...

Ne m'en voulez pas : c'est la vie qui vous révèle, ma jeune amie. C'est la vie qui secoue bien rudement les délicats et les faibles. C'est la vie qui n'a pas de ménagement pour les gourmets timides qui s'oublient aux raffinements, aux extases...

Ouvrez donc votre aile ! Détachez votre esprit et votre cœur de ces senteurs de mai, caresses de l'adolescence qui bercent, grisent trop délicieusement pour apporter plus tard le bonheur.

Le bonheur !

Croyez-moi : il n'est pas aux craintifs, aux attardés, il court les rues, et les hardis le happent au passage.

St Maurice

SERVICE FUNÈBRE

(Voir gravure)

Un dernier hommage devait être rendu aux dépouilles mortelles des nobles victimes de la charité, à Notre-Dame de Paris.

De Rome même où il était, l'Eminentissime cardinal Richard, archevêque de Paris, donnait l'ordre de préparer une imposante manifestation, à laquelle lui-même présiderait : et il prit le train pour rentrer en France.

Le président de la République fit savoir son assistance officielle à la cérémonie funèbre du 8 mai : par la charité, dans la douleur, l'Etat se trouva de nouveau uni à l'Eglise.

Assistaient au service solennel, outre le président de la République : le prince Leuchtemberg, pour l'empereur de Russie ; le prince Radziwill, pour l'empereur d'Allemagne ; le lord-maire de Londres ; M. Casimir Perier, ancien président de la République ; les ambassadeurs des puissances, tous les plus grands noms de France—chacun ayant un parent ou un ami dans cette inoubliable catastrophe.

Dans toute mystification il y a un imbécile, le plus souvent deux.—PAUL MASSON.

Il est un art de cacher sa pensée tout en parlant, et de la révéler tout en se taisant.—ARSENÈ HOUBAYE.

AU TASSE

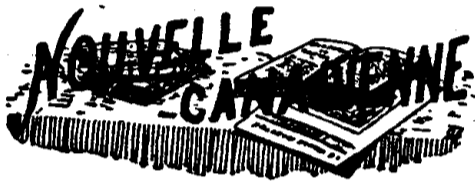
Dédié à Mlle Rosa D...

O poète sublime, amant infortuné,
 Torquato : si ma voix te réveille en ta tombe,
 Plains-moi dans ma détresse : oh ! plains le délaissé
 Qui pleure son espoir, et dont l'âme succombe.
 Tu vécus malheureux, aimant sans être aimé ;
 Mais lorsque tu pleuras la belle Eléonore,
 L'univers s'attendrit ; et par tes chants charmé,
 Mon siècle qui te plaint, avec toi, pleure encore.

Pour moi, qui, comme toi, dois vivre malheureux,
 Comme toi, je n'ai pas, dans ma douleur amère,
 Mille amis, pour sécher les larmes de mes yeux.
 Tu souffris la froideur d'une princesse fière :
 La reine de mon cœur ne savait que charmer.
 O Tasse, tu comprends ce que souffre mon âme ;
 Sans elle, tu le sais, je n'ai plus qu'à pleurer.
 Réveille-toi, poète, et chante cette femme.

Fais rédire aux échos son nom et sa vertu :
 Les airs seront charmés ; les rives éloignées
 Confiront aux zéphyrs son doux nom entendu,
 Alors, on entendra, dans les bois, les vallées,
 Les gais oiseaux chanter le nom que je bénis.
 Les arbres frémiront, à cette hymne touchante,
 Et les vents porteront aux peuples ébahis,
 Les accords émouvants de ta lyre puissante.

A.-J. BEAULIEU.



MARIE-ANGE OU PIÉTÉ FILIALE

Pauvre jeune mère !...

Il y a dix ans tout au plus, en un joli village coquettement éparpillé sur la rive droite du beau, du majestueux Saint-Laurent, une pauvre enfant s'en allait triste et pensive...

A seize ans ! à cette époque de l'année où la nature, renaissante, parsème l'émeraude des prairies d'es. carboucles, d'améthystes, de gracieuses topazes ployant sous le diamant que la nuit y dépose, douce larme échappée à l'œil de l'ange qui veille aux chaumières comme sur les palais ! Au moment où les parfums montent, encens invisible, jusqu'au plus haut des cieux ! Au moment où les bois retentissent, sous leur ramure d'un vert tendre comme une fusion des rayons de l'arc-en-ciel, des harmonies que nulle harmonie humaine n'a pu même imiter de loin ! Quand, sous les verts feuillages, on croit entendre soupiner l'amour, frissonner dans son cœur les désirs de l'immuable félicité !

Sur son passage, les douces fleurs inclinent leurs suaves corolles : fleur parmi les fleurs, elles en est certes la plus belle !

Elle ne les voit pas ; son petit pas pressé fait ruisseler le bas de sa robe de gouttelettes scintillant au rayon caressant du soleil. La brise se joue dans son opulente chevelure brune, avivant le teint de ses joues.

Sa jolie bouche, superbement arquée, est faite pour le sourire, ses lèvres de corail pour le baiser.

Oh ! qu'elle est belle !...

Rien ne l'émeut, rien ne la distrait, elle ne détourne pas la tête.

Il faut qu'elle se hâte : si elle ne gagne pas sa journée, qui procurera quelques douceurs à sa mère ?

A cette pensée, ses yeux ardents se sont élevés vers le ciel. Instinctivement, elle a joint les mains, et, avec abandon, filialement, elle lance ces mots vers la voûte impénétrable où son regard semble arrêté sur un autre regard : "O Mère, la meilleure, la plus douce, des mères, sauvez ma mère, la plus douce, la meilleure, des mères !..."

Deux perles, recueillies par les anges, se sont suspendues un moment à ses longs cils... elle n'a point ralenti sa marche, sa démarche semble même plus légère : quelle est donc cette merveilleuse affinité de

l'esprit terrestre, à s'unir, à s'identifier avec l'esprit céleste ?

La journée s'est passée, comme tous ses jours se passaient : la besogne monotone, ne la fatiguait ni par ses difficultés, ni par sa monotonie. Elle ne pensait qu'à sa mère.

De son pas léger, au point qu'on croit la voir flotter au-dessus du sol, doux zéphyr entre les zéphyrs, elle glisse à travers les blanches marguerites, les boutons d'or qui tous, paraissent la saluer comme ils le faisaient le matin.

Là-bas, au-dessus de ce joli massif d'épinettes, de thuyas, petit tableau riant jeté sur l'immense toile que dessine le Créateur, voyez-vous un petit filet bleuâtre dont les spirales vont mourir mêlées à l'azur des infinies profondeurs ? C'est sa maison.

Tout le monde les aime, au village, les deux pauvres créatures citées comme les modèles, l'une de l'amour maternel, l'autre de l'amour filial. En partant tout à l'heure de chez M. le maire, où elle travaille, la jeune fille avait reçu un splendide bouquet de fleurs aux éivrants parfums. On savait que sa mère, pauvre moribonde, aimait les fleurs, et de temps en temps, on lui en cueillait quelques-unes dans la serre chaude.

Pauvre jeune mère !...

* *

Mariée à quinze ans, elle avait goûté le bonheur porté au comble par la naissance, un an après son mariage, de la petite Marie-Ange. Fut-elle bien nommée ! Car elle devint l'ange de la maison, s'épanouissant aux chauds effluves de l'amour de sa mère, cet autre ange que l'on appelle avec raison l'ange gardien visible. Et le soir, en rentrant de son rude labeur, le père, ivre d'amour et le cœur débordant de tendresse, les pressant sur son cœur et les couvrant de baisers passionnés, disait toute son âme en murmurant avec jélice : "Mes doux Anges !... Beaux Anges de mon foyer !..."

L'enfant, obéissante, soumise, respectueuse, grandissait en ce milieu plein d'affection. Elle atteignait douze ans, quand un coup terrible vint détruire toute cette félicité : un soir, on rapporta à la chaumière un cadavre ensanglanté...

Pauvre jeune mère !...

* *

Elle pensa que sa raison allait suivre son époux chéri... mais Dieu vit l'enfant ; il laissa la mère.

Le coup avait été trop rude cependant, et les germes d'un mal lent, inguérissable, commencèrent de se montrer. Vaillamment, la pauvre femme lutta, lutta pour sa fille uniquement. Son enfant !... Cette part d'elle-même, cette portion adorée de l'époux tant aimé !

Marie-Ange fit sa première communion dans le deuil, mais l'Eucharistie lui communiqua une force, une égalité d'humeur, une joie intime qui ne l'abandonnèrent plus, parce qu'elle sut rester fidèle à Dieu.

* *

Dès que la mère se vit incapable de travailler, notre jeune héroïsme la remplaça.

Trop fières pour demander l'aumône, elles priaient, suppliant Dieu de leur susciter des âmes généreuses pouvant les faire vivre d'un travail honnête. Nous devons à la vérité de dire que là, comme par tout ce beau Canada Français, l'ingénieuse charité trouvait mille moyens de s'exercer : tantôt, c'était un voisin qui apportait quelque pièce d'une bête sacrifiée pour la boucherie ; tantôt, M. le maire, M. le curé, M. l'instituteur, sous prétexte de partager un cadeau, envoyaient une volaille, de la venaison, des œufs, du vin nouvellement fabriqué.

Tantôt, un brave campagnard, alléguant que son cheval était trop chargé, demandait à la jeune veuve la permission de décharger chez elle une demi-corde de bois ou quelques bûches, la priant d'en disposer comme elle l'entendrait.

La vie s'écoulait ainsi pour les deux femmes, sans trop de privations. Mais le mal redoutable qui minait la santé de la mère, paraissait arrivé à son dernier terme.

Chaque fois que Marie-Ange allait en journée, son cœur restait à la maison. Et le soir venu, elle se hâtait, la douce enfant, suppliant le bon Dieu, en son cœur innocent, de lui permettre de revoir sa mère.

Son bouquet à la main—un bouquet vraiment admirable !—elle se dépêchait : sa mère était si faible le matin, que ce fut comme un souffle quand elle bénit sa fille.

Que deviendrait-elle, Marie-Ange, si sa mère adorée la quittait ?...

A cette idée, ses beaux yeux bruns se noyèrent dans un flot de larmes, les sanglots soulevèrent en secousses précipitées sa poitrine haletante, elle crut défaillir, la tendre enfant !...

Elle passait en ce moment devant l'église, bien au centre du village, c'est vrai, mais cependant complètement détachée : telle, une oasis au milieu des vagues mouvantes du sable du désert.

Eperdue, épeurée même, elle veut aller prier à l'ombre de ce sanctuaire où elle fut faite chrétienne.

L'autel de Marie était resplendissant ; les bonnes jeunes filles du village avaient semé des bouquets de fleurs artificielles aux pieds de l'aimable Vierge, à sa droite, à sa gauche, lui avaient fait un véritable arc-de-triomphe sous lequel elle paraissait Reine tout autant que Mère : car c'était son mois, à la Vierge Bénie, le beau mois de mai.

Marie-Ange, dont les larmes inondaient toujours le beau visage, va jusqu'à l'autel de celle qu'on n'invoque jamais en vain : "O Marie !... Mère si douce, si chérie !... Vous avez souffert, vous qui avez vu mourir pour nous votre Fils, notre Dieu !... Ayez pitié de votre pauvre enfant, de votre Marie-Ange !... Ne voyez-vous pas que je meurs, à la pensée de ma chérie maman ?... Oh ! ayez pitié d'elle, ayez pitié de moi. Vous, Mère la plus douce, la plus aimée !... Commandez ! le Bon Dieu peut-il rien refuser à sa Mère ?..."

Et elle dépose ses fleurs aux pieds de la Madone.

Est-ce la détente qui survient après une trop longue crise de douleur, est-ce tout autre chose ? Le calme renaît dans ce petit cœur oppressé : elle se prend même à sourire à la douce Vierge ! Sourire suave à travers les larmes, et qui dut être agréé par la Reine des Anges !

* *

Plus tranquille, l'enfant, hâtant toujours son pas agile, arrive chez elle. Sa mère semble suffoquer... Est-ce donc en vain que Marie-Ange aurait eu confiance ?

Sa mère lui fait signe de s'approcher, et l'enfant, l'oreille sur la bouche de la mourante, croit ne pas comprendre : sa mère, en effet, la prie de l'aider à s'habiller ; le salut du mois de Marie va sonner, elle veut y aller, elle y va, elle l'exige !

Pour ne point la contrarier, l'enfant apporte la robe des dimanches—cette robe rangée depuis des années. Elle flotte autour de la taille de la pauvre femme, vraie squelette drapé dans son linceul !... La mourante s'écroule avec un bruissement d'os heurtés, son teint pâle est plus pâle encore, c'est sa fin !... Et Marie-Ange s'est précipitée : elle a relevé, avec la douceur d'une mère, sa mère gisant, l'a placée sur un fauteuil—dernier vestige d'une époque plus heureuse. Elle veut la déshabiller ; sa mère veut lui parler encore.

Le même souffle, peut-être plus faible, effleure son oreille : le voisin va passer en voiture, se rendant au centre du village ; elle veut que Marie-Ange lui demande de la conduire à l'église. Peut-on refuser le dernier vœu d'une mourante ?

Marie-Ange court : le voisin, bon cœur comme tous les habitants de l'endroit, promet.

Avec stupeur, on vit passer ce cadavre vivant. Déjà bien des gens étaient rassemblés au pied de l'autel de Marie ; la cloche tintait son dernier appel.

Soutenue par Marie-Ange dont les beaux yeux sont noyés de larmes amères, et par le voisin complaisant, la jeune mère arrive—ou plutôt est portée—au premier banc, là, au bas des marches du banc de communion, près de l'autel de Celle que l'Eglise invoque sous le titre de : "Santé des infirmes."

Tout le monde est anxieux : voir rendre le dernier soupir, et dans une église !...

Les cantiques ont cessé ; une voix grave a entonné les superbes strophes du *Tantum ergo* et du *Genitori*. L'encens fume, les têtes sont inclinées, pas un bruit, pas un souffle ne trouble l'instant suprême de la bénédiction du Dieu-Hostie ! Marie-Ange a jeté tout son cœur en une supplication à attendre les roches... abimée dans ses prières qu'entrecourent ses sanglots, elle paraît inconsciente... et quand le vieux prêtre eut fini l'auguste signe de la Croix sur le peuple, on eut pu lui voir deux grosses larmes roulant sur ses joues creuses. Un cri, une sorte de clameur d'allégresse retentit malgré la majesté du saint lieu : Marie-Ange, relevant la tête, ne voit plus sa mère auprès d'elle... instinctivement, elle regarde la douce Vierge, et, spectacle inoubliable ! elle voit sa mère, sa bien aimée mère, agenouillée au bas de l'autel même, perdue comme en une suprême extase !...

Un flot de parfums se répandit en cet instant dans le temple : et l'on vit la statue de Marie presser sur son sein, un joli bouquet de fleurs naturelles : celui de Marie-Ange.

La foule, émerveillée et attendrie, s'était lentement écoulee ; elle s'était massée sur la place de l'église. Marie-Ange, étonnée du changement survenu, craint cependant que sa mère ne soit trop fatiguée : elle va jusqu'à elle, lui disant qu'il est temps de sortir. Le vieux curé s'approche, et veut aider la pauvre femme à se relever. Mais celle-ci, semblant sortir d'un long sommeil, regarde le prêtre ; elle lève vers l'image de Marie, des yeux clairs et brillants, et, comme un murmure ravissant, elle laisse échapper ces mots :

« Mère, la meilleure, la plus douce des mères, vous m'avez rendu la santé !... Merci, ô Bonne, ô Gracieuse Vierge !... »

Au moment de la bénédiction du Saint-Sacrement, elle avait senti comme un sang nouveau dans ses veines ; une détente s'était opérée dans ses membres lassés ; malgré elle, presque, elle s'était levée, s'était avancée jusque sous le rayonnement de l'ostensoir : Jésus l'avait guérie à la demande de l'Auguste Reine du Ciel—mais Marie avait été vaincue par la piété filiale de Marie-Ange !

Simon Picard

(R. production interdite)

L'ART DE CONVAINCRE PAPA

La scène se passe à Londres.

—Petit père, j'ai une communication confidentielle à vous faire.

—*Very Well*, Viola. Suivez-moi dans mon cabinet. Maintenant je vous écoute.

—Bien, petit père. Vous avez sans doute remarqué que depuis l'année dernière Harry Wilkins me comble d'attentions, de prévenances, de...

—Oui, et je l'ai même si bien remarqué que j'ai souvent eu l'envie de l'envoyer aux cinq cent mille diables. Comment ! un Wilkins avoir l'outrecuidance d'aspirer à la main d'une Grafton ! *Shoking*.

Viola, impassible :

—Hier Harry m'a demandé ma main.

—Le gredin ! Comment, il a osé ?

Viola, imperturbable :

—Et je lui ai presque répondu affirmativement.

—Mais c'est de la folie ! Ma fille épouser un Wilkins, un homme qui gagne cinq livres sterling par semaine ? Jamais ! Retournez dans votre chambre et ne me reparlez jamais plus de ce projet que... de ce projet qui...

—Pardon, petit père, une simple question. Avez-vous lu les dernières statistiques des mariages londonniens ?

—Moi, pas du tout... Le gredin ! l'outrecuidant !

—Bien. Il résulte de ces statistiques que la métropole compte 871,200 personnes de mon sexe de plus que du sexe masculin. Ce chiffre se traduit par un excédent de 226,890 jeunes filles mariables... et je ne parle pas des 182,321 veuves qui seraient désireuses de

convoler en secondes ou troisièmes noces. Le nombre de jeunes gens de Londres gagnant trois livres par semaine est exactement de 22,107. Hé bien, ces 22,107 jeunes hommes sont lognés par 220,000 jeunes filles et 150,600 veuves.

Le papa Grafton pâlit à vue d'œil, ses jambes flageolent et il se cramponne à un fauteuil.

Après une pause, Viola continue :

—De juin à octobre plus de 80,000 jeunes filles mariables courent les villes d'eau à la mode et on estime que sur le nombre 3,442 trouvent un époux. Maintenant, petit père, voici un crayon, tenez compte des chances réduites d'une jeune fille qui, comme moi, ne court pas les plages à la mode et vous verrez combien votre Viola a d'autres chances de retrouver un Wilkins si elle laisse s'envoler celui-là.

Le père Grafton additionne, soustrait, divise, fievreux, pâlisant de plus en plus.

—Juste ciel ! impossible, s'écrie-t-il. Comment, vos chances ne sont seulement que de 1 sur 21,875,947 ?

—Le calcul est exact. Et maintenant que dois-je répondre ce soir à Harry Wilkins ?

—Répondre !... répondre !... Dites-lui que vous acceptez, mais qu'il doit s'estimer heureux que vous n'avez pas un plus grand nombre de chances ; puis, sans le laisser respirer plus longtemps, ajoutez que la cérémonie aura lieu demain matin après déjeuner et que je vous donne un présent de noces de 100 livres sterling en espèces.

SIGNES INFALLIBLES DU TEMPS

Si, au lever du soleil, on aperçoit à l'ouest de gros nuages noirs, et si cela persiste quelque temps, il pleuvra dans la journée.

Si le soleil semble attirer les vapeurs, le matin, la pluie viendra avant la nuit.

Quand le soleil se lève pâle, la pluie ne peut manquer de se produire ce jour-là.

Si le soleil se lève clair, puis obscurci par un nuage

puis de nouveau brillant, cela annonce de la pluie avant le soir.

Des nuages rouges au crépuscule présagent une belle aurore pour le lendemain.

Un soleil rougeâtre est de bonne augure. Un coucher de soleil rouge annonce le beau temps. Cependant, si la teinte rouge s'étend dans une grande partie du ciel, surtout le matin, c'est un signe de vent ou de pluie.

Un ciel très rouge, au coucher du soleil, à l'orient, indique des vents violents.

Si le soleil s'est couché au milieu de nuages noirs et épais, attendez-vous à du mauvais temps le lendemain.

Un coucher de soleil d'un jaune-clair annonce du vent, d'un jaune-pâle, de l'humidité.

Si le soleil se couche pâle, pluie pour le matin.

Un halo autour du soleil indique l'approche d'une tempête dans les trois jours, et venant du côté le moins brillant.

Si, quand le temps est mauvais, vous voyez un halo autour du soleil, attendez-vous à une notable amélioration.

Le brouillard et la rougeur du ciel, à l'Ouest, annoncent le beau temps.

Une tache de brume sur le soleil fait prévoir la tempête.

Si le soleil paraît plus chaud que d'habitude, ou s'il a un halo durant la sécheresse, la pluie ne tardera pas.

Quand, au matin, le soleil perce les nuages et est brûlant, un orage avec foudre viendra l'après-midi.

Un coucher de soleil d'un pâle jaune et très étendu sur le ciel, fait craindre du très mauvais temps.

—Pourriez-vous dire quel est, chez un malade, le signe avant-coureur de la mort ? Parfaitement. C'est l'arrivée du médecin.

Un monsieur avait acheté une propriété en Provence pays des mulets. — Ah ! ah ! dit un plaisant, il retourne dans son pays.

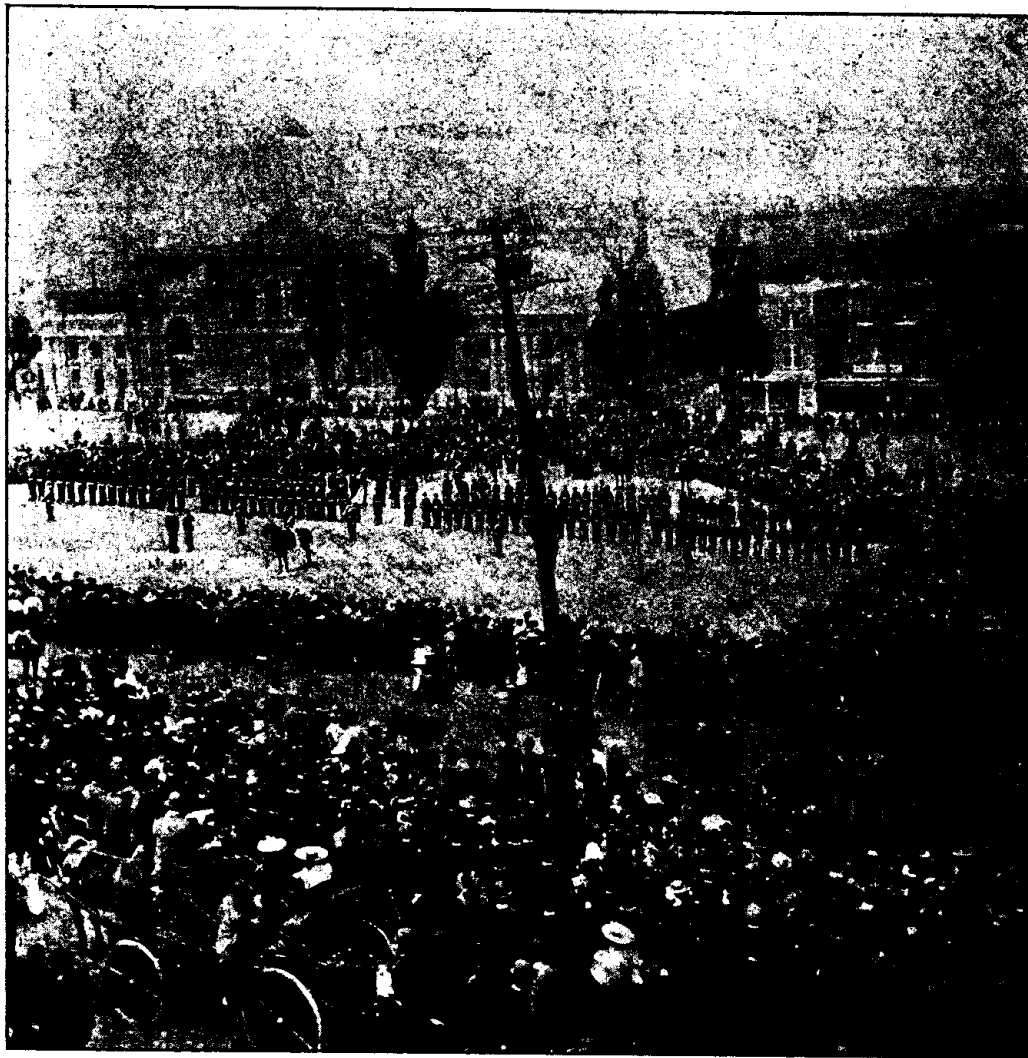


Photo. J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

LA FÊTE DE LA REINE A MONTRÉAL.—LES CADETS DU MONT ST-LOUIS SUR LE CHAMP-DE-MARS

LA LÉGENDE DU LAC

Nos lecteurs remarqueront la jolie *Légende du Lac*, d'un nouveau collaborateur de l'Amérique du Sud. M. de Matra est le directeur du collège Français de Caracas (Vénézuéla).

En face des îles Sous le Vent, sur ce littoral de la mer Caribe si capricieusement découpé, si peuplé surtout de fantastiques et légendaires souvenirs, s'ouvre, entre deux ramifications de la grande Cordillère Andine, l'incomparable lac de Maracaïbo, aux bords duquel s'élève, coquette et ensoleillée, l'une des plus jolies petites villes de l'Amérique méridionale.

C'est en abordant à ces rivages que le navigateur espagnol Alonzo de Ojeda, marchant sur les traces de l'immortel Colomb et surpris de trouver des villages bâtis sur pilotis, dans les lagunes, baptisa cette partie du Nouveau Monde du nom de Vénézuéla, ou petite Venise.

Le navigateur crut entrer dans un de ces pays enchantés des Mille et une nuits en voyant ce grand lac aux eaux limpides, aux lignes gracieuses, avec ses splendides forêts de palmiers environnantes et la multitude curieuse des indigènes, parmi laquelle se distinguaient des femmes d'une beauté sans rivale.

Il jeta l'ancre dans un des fonds les mieux abrités, les plus riants, et là, assis sur le sable doré du rivage, en extase devant ce spectacle grandiose, tout nouveau pour lui, il contempla longuement ce coin de notre planète, le plus beau, peut-être, de l'œuvre admirable du Créateur.

Une voix inconnue le tira, tout à coup, de sa profonde contemplation. C'était un vieillard dont l'aspect imposant contrastait singulièrement avec le costume primitif de la race indigène.

— Seigneur, lui disait-il, qu'est-ce qui peut captiver ainsi votre attention dans notre pays, vous qui venez des régions où naît le jour ?

— Vieillard, lui répondit Ojeda, j'ai parcouru bien des pays, j'ai visité des contrées si belles, qu'elles m'ont paru plutôt de délicieux séjours des dieux que des résidences de simples mortels ; ma propre patrie me paraissait, entre toutes, la plus agréable partie du globe terrestre ; cependant, en admirant ce lac, dont les ondes sonores semblent, comme les palpitations du cœur humain, donner une âme et une vie à tout ce qui l'entoure, ce que j'avais déjà vu me semble triste et sans attraits.

Mais vous qui êtes né dans ces contrées merveilleuses, ne savez-vous point quelque légende sur votre belle lagune ?

— Oui, étranger, elle est ici connue de tout le monde et nous la chantons toujours sur notre rythme le plus solennel : vous allez l'entendre.

Le vieillard fit un signe de la main aux habitants d'un village lacustre ; aussitôt, un chœur de jeunes filles, simplement vêtues de larges rubans en fil de palmier, comme une volée de cygnes, s'élança dans le lac.

Les gentilles nageuses fendaient gracieusement les ondes et vinrent se former en demi-cercle autour d'Ojeda et du vieillard.

— Chantez à cet illustre étranger, leur dit-il, l'histoire de notre lac.

Alors les jolies Indiennes entonnèrent, en vers harmonieux, dans leur langue Onote, le chant que nous allons essayer de traduire :

« A l'époque reculée où le grand Zapara occupa cette région, avec notre peuple, sur toute l'étendue de ce lac s'élevait une immense forêt, toujours verdoyante, tapissée de fleurs parfumées et couverte de fruits délicieux.

« Zapara établit son peuple dans les environs de la grande forêt, et réserva celle-ci pour sa propre demeure.

« Comme il était doué du don de magie, à sa voix, un palais somptueux s'éleva au centre de la forêt. C'est là qu'il vivait avec sa fille Maruma, une délicieuse créature, plus gracieuse et plus belle qu'un rayon de soleil.

« Maruma était poète, très sentimentale et douée

d'une voix dont la douceur infinie égalait celle des anges.

« Zapara, le grand seigneur, ne voulait point la marier, fût-ce même avec le plus grand prince de la terre, ne se lassant jamais d'écouter ses chants mélodieux, ses sublimes poésies.

« Il passait de longues heures, chaque jour, sous le charme de ses improvisations sublimes, variées parfois par le récit, en vers énergiques et forts, des prouesses de ses ancêtres.

« Un jour que le grand Zapara s'absenta pour aller au bord de la mer, Maruma, armée de son arc et de ses flèches, s'élança dans la forêt à la poursuite d'un cerf.

« Légère comme le vent, la belle Indienne courait après la pièce fugitive, qu'elle approcha bientôt à portée de flèche, lorsque, ô surprise ! au même instant où elle allait tirer la corde de son arc, elle vit le cerf tomber sous le trait d'une main invisible.

« Se croyant seule dans la forêt sacrée, elle ne savait s'expliquer ce prodige et contemplait l'animal qui se roulait dans son sang ; mais soudain elle vit sortir du taillis un jeune et hardi chasseur qui, tenant à la main droite son arc et de l'autre soulevant le cerf expirant, s'écria d'une voix plaintive :

« — Errant, égaré dans cette forêt mystérieuse, je trouve enfin l'aliment dont mon corps a besoin.

« Profondément impressionnée par la majestueuse beauté du jeune homme, autant que par les paroles touchantes qu'elle venait d'entendre, la belle Maruma se dirigea vers le chasseur, qui demeura tout interdit à la vue de la charmante Indienne.

« — Qui es-tu, lui dit-elle, pour oser envahir ces parages, uniquement consacrés à mon père et à moi ?

« — Belle inconnue, répondit le jeune homme, je suis le malheureux Tamare, banni de mon peuple pour n'avoir su lui être d'aucune utilité, le Grand Esprit m'ayant seulement doué du don de la poésie. J'ai pénétré dans cette forêt, je ne sais trop comment, et voilà cinq soleils que je m'y suis égaré, sans avoir encore pris d'autre nourriture que des fruits sauvages. Si j'ai mal fait, daigne me pardonner et m'indiquer un chemin par où je puisse sortir de ces lieux défendus.

« — Si tu vas errant et repoussé des tiens, lui dit-elle, en proie à une vive émotion, parce que le Grand Esprit a mis dans ton âme le don de la belle poésie, je ne saurais te chasser de ces lieux, moi qui m'y trouve recluse pour l'unique faute de cultiver cet art divin.

« Viens dans mon palais ; lorsqu'une saine nourriture aura restauré tes forces affaiblies, tu me chanteras tes vers et je te chanterai les miens.

« Je suis Maruma : mon père, le grand Zapara, ne me laisse jamais voir des autres hommes ; mais il est absent aujourd'hui et ne reviendra pas avant la prochaine aurore.

« Et prenant le jeune homme par la main, elle l'emmena, d'un pas léger, vers le merveilleux palais.

« Dans sa riche demeure, Maruma servit, sur une table de cèdre parfumé, un délicieux banquet, à la fin duquel, ayant levé sa coupe où scintillait un vrai nectar, elle chanta, de sa voix divine, des strophes plus divines encore.

« Tamare leva la coupe à son tour, et d'une voix émue, qui résonnait comme une musique céleste au fond du cœur de Maruma, il improvisa la plus tendre chanson que jamais âme sensible ait conçue.

« Les coupes continuaient de se remplir, aussitôt vidées, alternant avec de suaves improvisations ; et les heures s'envolaient, rapides et douces, si bien que l'aurore, ouvrant de ses doigts roses les portes du ciel, éclaira de nouveau leur festin, sans les rappeler toutefois à la réalité de la situation.

« Fidèle à sa promesse, le grand Zapara revint avec l'aurore ; mais en approchant de son palais, il s'arrêta soudain, ayant distinctement entendu le chant d'un homme alternant avec celui de sa chère Maruma. Au comble de la fureur, il donna sur le sol un coup de pied si formidable, qu'instantanément la forêt s'effondra et se convertit en un profond abîme.

« Alors tous les torrents de la Cordillère voisine se précipitèrent dans l'immense vallée, et afin qu'elle se remplit plus promptement, le grand Zapara, de ses

maines puissantes, écarta le sable et livra passage aux eaux de la mer. Puis, ne pouvant ni surmonter sa douleur ni survivre à l'horrible catastrophe, il remit le règne à son fils Maracaïbo et, s'étant jeté dans ce même canal qu'il venait d'ouvrir, il fut aussitôt converti en cette île que vous avez vue en passant la barre.

« Les eaux eurent bien vite rempli la vallée ; elles envahirent le palais, pénétrèrent dans l'alcove, engouffrant les heureux poètes, et les flots sonores répétaient aux échos d'alentour la dernière chanson de Tamare et de Maruma, dont les âmes pures se répandirent sur les eaux du lac.

« Depuis lors, cette lagune, en déroulant sur ses rives d'émeraude et d'or ses ondes couronnées de brillante écume, ne mugit pas comme la mer, ne rit point comme les autres lacs, mais elle murmure des poésies ou chante des strophes d'une douceur infinie.

Le chœur se tut et les belles indiennes, congédiées par le vieillard, regagnèrent l'autre rive à la nage, avec cette grâce incomparable du cygne, qui semble se mirer dans l'azur des flots.

M. DE MATRA.

Caracas (Vénézuéla).

LE NOUVEAU MINISTÈRE DE QUÉBEC

Le nouveau ministère est constitué, à Québec, les affaires parlementaires vont donc reprendre leur cours régulier.

L'hon. M. F.-G. Marchand est Premier-ministre et Trésorier provincial.

L'hon. M. J.-E. Robidoux est nommé secrétaire provincial et président du Conseil Exécutif.

L'hon. M. Horace Archambault devient Procureur général.

L'hon. M. S.-N. Parent, maire de la ville de Québec, devient ministre sous le titre de Commissaire des Terres de la Couronne et des Pêcheries.

L'hon. M. T.-M. Duffy est fait ministre des Travaux Publics.

L'hon. M. F.-G.-M. Declère, ministre de l'Agriculture.

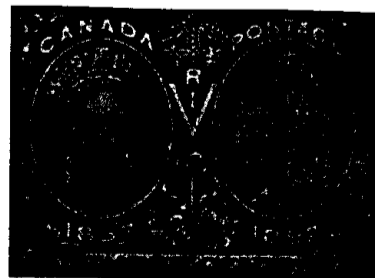
L'hon. M. A. Turgeon est le ministre des Mines et de la Colonisation.

Enfin, les honorables J. Shehyn, G.-W. Stephens et James Guérin sont créés ministre sans portefeuilles.

LE TIMBRE-POSTE DU JUBILÉ

A l'occasion du jubilé de la Reine—jubilé inouï dans les annales de l'histoire,—notre gouvernement va faire faire de nouveaux timbres-poste, dont l'émission aura lieu dès le 19 juin prochain.

Ces timbres porteront, en deux médaillons, le portrait de la Reine en 1837, toute jeune par conséquent, et en 1897.



Entre les deux médaillons seront disposées les lettres : V. I. R., Victoria, Impératrice, Reine.

Nous donnons un fac-simile de ce timbre, fac-simile tel que nous l'avons reçu d'Ottawa.

Plût à Dieu que son règne durât autant qu'il a duré ! car elle fut bonne et sut maintenir la paix parmi ses sujets, de religions, de races, de pays si divers.

LE DUC D'AUMALE

La douleur tue !... Et pourtant, que de cœurs auxquels on ne l'épargne pas !

Henri d'Orléans, duc d'Aumale, est mort subitement en sa propriété de Lucco, en Sicile, en apprenant la mort dans l'incendie du Bazar de Charité de la rue Jean-Goujon, de la bonne et charitable duchesse d'Alençon.

Le duc d'Aumale naquit le 16 janvier 1822 à Paris. Il était le quatrième fils de Louis-Philippe Ier, roi des Français de 1830 à 1848.



Il fut, avec l'illustre général de Lamoricière, l'auteur de la pacification de l'Algérie, prit la Smalah (tribu) d'Abd-el-Kader avec cinq cents hommes de troupes. La Smalah, au dire d'Abd-el-Kader lui-même comptait plus de soixante mille personnes.

Le duc d'Aumale fut gouverneur d'Algérie de 1847 à 1848, n'ayant donc que 25 ans. Il montra d'admirables qualités d'administration durant ce court intervalle. La révolution de février 1848 le força de s'exiler.

Ce premier exil dura vingt-quatre ans.

Il ne lui fut pas même permis de combattre en 1870 contre les Prussiens, tandis que son neveu, le duc de Chartres, était obligé de changer son nom pour rester avec les troupes : et l'histoire relatera les hauts faits de ce vaillant, caché sous le pseudonyme de Robert le Fort.

Le 23 juin 1886, une nouvelle loi prononçant l'expulsion des familles ayant régné, vint frapper à nouveau le duc d'Aumale, et ce fut celui qui lui devait son titre, le général Boulanger, alors ministre de la guerre, qui eut l'ingratitude sans nom de faire rayer définitivement des cadres de l'armée, celui auquel il n'eût pas été digne de cirer les bottes.

Le 9 mars 1889, le président Carnot signait le décret autorisant le duc à rentrer en France.

Un jour, après 1870, le duc disait : " La France est cassée, mais les morceaux en sont bons."

A Bazaine, s'excusant d'avoir trahi parce qu'il n'y avait plus de gouvernement, le prince répondait fièrement : " Il y avait toujours la France, monsieur le maréchal !"

Lors de l'attaque de la Smalah d'Abd-el-Kader, comme nous l'avons rapporté plus haut, Yusuf, colonel sous les ordres du duc âgé, à ce moment, de vingt-et-un ans, Yusuf s'écriait :

—C'est effrayant, Monseigneur, mais il n'y a plus moyen de reculer !

—Colonel, répondit le duc d'Aumale, je ne suis pas d'une race habituée à reculer. Vous allez charger.

Et lui, qui n'avait reculé devant rien, la nouvelle de la mort de la duchesse d'Alençon le tua ! Car il aimait les siens.

Dieu ne ménage pas la douleur à certaines âmes... mais la douleur tue parfois !

FIRMIN PICARD.

M. LE COMTE DE MUN

Durant la sanglante épopée de 1870-71, où deux peuples s'égorgeaient, l'un cependant entraîné en captivité par l'autre comme au temps des Juifs sous Babylone, des Troyens sous les Grecs, des Gaulois sous les Romains, un beau, brillant capitaine de cavalerie française fut interné là-bas, au fond de la Prusse, du côté de la Russie.

Le jeune et bouillant officier rongait son frein avec fureur, et son désespoir impuissant devait effrayer même ses farouches et impassibles geôliers.

Mais son noble cœur, son esprit supérieur, devaient chercher un dérivatif à tant de peines.

Lisant un jour quelques lignes relatives au socialisme, à la manière dont s'y prennent les trompeurs de l'ouvrier pour entraîner celui-ci, une intense lumière illumina tout à coup l'âme du capitaine : pourquoi ne ferait-on pas, pour le bien de l'ouvrier, ce que d'autres faisaient pour son malheur ?

L'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers venait d'éclorre dans le cerveau du prisonnier.

Rendu à sa patrie à la conclusion de la paix, il fit retentir les places et les assemblées des accents les plus beaux que l'on eût entendus depuis les Lamartine, les Montalembert : le peuple, enthousiasmé, envoya l'officier-orateur au Parlement.

Vint la loi interdisant à l'officier d'accepter un mandat de député : sûr de rendre plus de services à la cause sociale par la religion catholique en restant député, le noble comte, dans un sanglot, brisa sa loyale épée.



Que ce sacrifice dût lui coûter !

Il siégea depuis 1872 à la Chambre Française, avec légère interruption ces années passées.

Béni, encouragé, aimé par les Pontifes de Rome depuis sa grande croisade ; décoré par le gouvernement qui finit par reconnaître ses services ; écouté comme un père bien aimé par les cent mille ouvriers, qu'il tient en sa main et dirige dans la voie du bien, il fut appelé au plus grand honneur auquel atteigne un Français : il vint d'être fait académicien.

C'est une trace de douce et bienfaisante lumière, d'amour pur de tout ce qui est grand :—Dieu et le pauvre !—que laisse dans les flots souvent boueux et sanglants de notre siècle, le chevaleresque et bien-aimé comte Albert de Mun.

Que cet hommage d'un ancien directeur de ses cercles catholiques d'ouvriers, hommage adressé par delà les océans, lui montre que son souvenir est un culte.

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Josaphat V..., Montréal.—Pourriez-vous passer en nos bureaux de 9 à 11 du matin ou de 2 à 5 après-midi ? Nous serions heureux de vous voir.

Yvette.—Lutte intime paraîtra la semaine prochaine,

LES CADETS DU MONT SAINT-LOUIS

(Voir gravure)

Lundi, 24 mai, à l'occasion de la fête de la Reine, l'école des Frères du Mont Saint-Louis avait envoyé parader sur le Champ de Mars, sa compagnie de petits soldats.

C'était un joli spectacle, que celui de ces jeunes gens—des enfants—exécutant avec une précision, un ensemble remarquables, tous les mouvements des troupes, l'escrime à la baïonnette, les marches par le flanc ou par conversions.

Une foule considérable assistait à cette parade, et n'a point ménagé les applaudissements aux... futurs sauveurs de la patrie.

Nous nous joignons à la foule, pour dire aux enfants : Bravo ! et aux Chers Frères : Merci !

Ils le méritent, les uns et les autres.

UN VRAI CANADIEN

Il s'agit d'un espoir de la Patrie, d'un support de l'édifice de l'Etat, peut-être même d'un futur pilote du navire de l'Etat, ou, si vous le préférez, d'un futur conducteur du char—est-il embourbé, ou ne l'est-il pas ?...—de l'Etat.

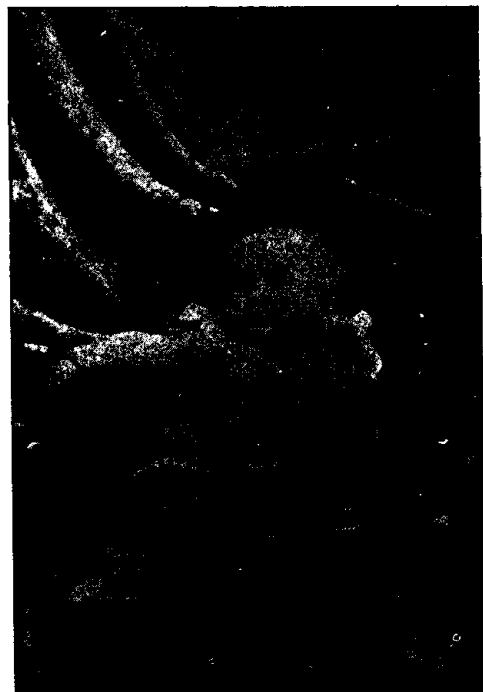
Vous vous demandez quel peut-être ce héros ? Sera-t-il avocat, prêtre, ministre d'Etat ou général ?... Et avec Mme Desbordes-Valmore, la gracieuse, nous disons :

En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous !

Car c'est un enfant, notre héros, mais quel enfant ! Voyez son portrait !

Puisqu'il est convenu qu'on mesure, en notre pays, la capacité, la valeur d'un homme aux mille dollars qu'il possède ; puisqu'il est convenu aussi qu'un enfant n'inspire d'envie, n'appelle de caresses que s'il pèse beaucoup (6 mères de famille ! ne pouvez-vous réagir contre cette coutume assimilant vos jolis anges à de... vulgaire bétail ?) disons tout de suite que celui-ci, à peine âgé d'un an, pèse trente-cinq livres !

Pour s'en convaincre, que les incrédules aillent le voir à sa résidence—car il lui en faut bien une, à ce petit bonhomme de tant de... poids ?—169, rue Rivard !



Photos. Laprés & Lavergne

L'heureux père de ce bel enfant est M. Jos. Drapeau. Nous lui souhaitons qu'il garde son enfant en bonne santé, et l'élève en homme.



PARIS. — CÉRÉMONIE FUNÈBRE A NOTRE-DAME DE PARIS



PARIS POUR LES VICTIMES DU BAZAR DE CHARITÉ

PAS DE RANCUNE !

Que c'est donc chose horrible que la haine, la rancune ! Qu'il doit souffrir, celui qui est la proie de cette vilaine passion !

Si vous avez une dent contre votre voisin, peut-être contre votre ami, faites-la-vous extraire ! Ne laissez jamais la haine ou l'envie prendre racine en votre âme !

S'il ne vous est pas possible d'arracher cette dent vous-même, adressez-vous au Dr Brosseau : il vous fera rapidement et sans douleur, cette extraction. Et, le plus beau de l'affaire, c'est qu'il vous remettra des dents qui ne seront plus contre personne ! Que ce soit des dents à pivot, ou des dents à crochets—les plus mauvaises, croirait-on—, il vous les extirpera, et vous les remplacera par des dents tout à fait inoffensives, vous dis-je !

Rien de plus encourageant, pour ceux qui n'ont plus de dents, ou qui n'en ont que de mauvaises, que de voir la jolie brochure publiée par cet expert en l'art dentaire, auquel tous voudront s'adresser : M. le Dr Brosseau, chirurgien dentiste, 7, rue St-Laurent, à Montréal.

THÉÂTRES

Le programme du vaudeville, au Théâtre Français, est très important cette semaine. Il porte en tête le nom des quatre sœurs Angela, les délicieuses chanteuses. Il y aura aussi Slade Murray, le populaire comédien anglais, célèbre à Londres et dans les provinces anglaises. On dit qu'il n'a pas d'égal dans sa manière d'interpréter Balaclava, et qu'il soulève à un haut degré l'enthousiasme d'un auditoire anglais. Ella Carr, qui fait ses premiers pas dans la carrière du vaudeville, est une joueuse de banjo du monde des concerts. C'est une soliste de mérite qui a été très applaudie à New-York et à Boston. Les trois Bartilles sont des acrobates de mérite. Le drame, *On the Rio-Grande*, sera représenté par la troupe permanente.

La troupe burlesque Black Crook tient l'affiche cette semaine au Théâtre Royal. Le spectacle d'ouverture est appelé *Le palais dans la Lune*. C'est la mise en scène des légendes populaires basées sur l'hypothèse de l'habitation de la lune. On y verra nouveauté sur nouveauté, se succédant avec une surprenante rapidité. Le programme ne peut manquer de plaire dans son entier. On verra incidemment, dans le cours de la soirée, la danse Mabelle et le fameux dîner Seeley, tel qu'il est représenté à l'Olympia Théâtre, New-York.

GRAVURE-DEVINETTE



—Si je pouvais prendre un œuf !...
—Prends garde ! voici le jardinier !

OÙ EST LA MARGUERITE ?



Les enfants se groupent autour d'une jeune fille à genoux, et lui tiennent sa robe levée au-dessus de la tête. Chaque fois que celle qui chante : "Où est la Marguerite, etc..." dit : "J'en abattrai une pierre," elle emmène une jeune fille du groupe, et ainsi de suite jusqu'à la dernière qui tient toujours la robe. Quand le franc cavalier dit : "Chercher mon petit couteau," on lâche la robe, et Marguerite s'enfuit poursuivie par tout le monde.

Où est la Marguerite ?
Oh ! gai ! oh ! gai ! oh ! gai !
Où est la Marguerite ?
Oh ! gai, franc cavalier.

Elle est dans son château,
Oh ! gai etc.
Les murs en sont trop hauts,
Oh ! gai, etc.

J'en abattrai un pierre,
Oh ! gai, etc.
Un pierre ne suffit pas,
Oh ! gai, etc.

J'en abattrai deux pierres,
Oh ! gai, etc.
De x pierr's ne suffis't pas,
Oh ! gai, etc.

J'en abattrai trois pierres,
Oh ! gai, etc.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?
Un petit paquet de linge à blanchir.
Je vais chercher mon petit
Couteau pour le couper.

UNE ÉPREUVE DÉCISIVE

Madame de Brécourt, restée veuve, sans enfants, vivait à la campagne, dans une magnifique propriété. Très ennuyée de son isolement, elle résolut un jour, pour le faire cesser, d'adopter un enfant, ou plutôt une jeune fille. Elle la voulait, avant tout, modeste, sage et laborieuse.

Madame de Brécourt s'adressa, dans ce but, à un orphelinat qui se trouvait dans son voisinage. S'étant présentée au parloir, elle demanda la directrice et lui fit part de son intention, la priant de lui envoyer quelques jeunes filles et de l'autoriser à choisir elle-même sa protégée.

La directrice y consentit ; elle permit même à madame de Brécourt de rester plusieurs jours dans sa maison, afin de mieux étudier les différents caractères. Ce qui arriva était facile à prévoir : la présence d'une étrangère dont les intentions étaient connues, imposait à toutes ces jeunes filles une retenue qui, ne leur étant pas habituelle, gêna beaucoup le choix de la bonne dame.

A la fin, elle s'avisa d'un expédient qui devait lui réussir : Emmenant les cinq jeunes filles dans un grand magasin, où l'on vendait des étoffes, des confectons et mille autres objets à l'usage des femmes, elle les autorisa à acheter selon leur goût jusqu'à concurrence d'une somme qu'elle leur désigna. Lorsque les achats furent terminés, il se trouva que l'une avait choisi des rubans, l'autre un mantelet, la troisième et la quatrième des objets de fantaisie ; une seule avait montré des idées plus sérieuses.

Elle s'était contentée d'un assortiment de fil, de ciseaux, d'aiguilles, enfin de tout ce qui était nécessaire pour la couture et la broderie. La voyant préférer les choses utiles à toutes les frivolités qui s'étaient sous ses yeux, madame de Brécourt n'hésita plus. Elle pensa que cette enfant, qui dédaignait la toilette pour ne songer qu'au travail, ferait par la suite une femme simple et laborieuse. L'épreuve avait été décisive ; dès le même jour elle l'emmena et elle n'eut jamais, par la suite, à regretter cette adoption.

L. HAMEAU.

L'ENFANT, LA PIERRE ET LE CHIEN

Le petit René, enfant très studieux et très attentif en classe, a écouté ce matin, avec beaucoup d'intérêt, une leçon de son maître sur les devoirs envers les animaux.

Pendant la première récréation, au lieu de jouer bruyamment et sottement, comme beaucoup d'autres élèves moins sérieux que lui, René a écrit, au crayon, sur une petite feuille, l'historiette suivante, froye de son invention et dont je lui laisse, bien volontiers, la paternité, quoique m'étant permis d'y introduire quelques corrections nécessaires :

C'était à la campagne, dans la région du Nord.

Un enfant, nommé Paul, jouait avec deux ou trois camarades. Pendant qu'ils se livraient à leurs ébats, un chien, bien inoffensif, vint à passer. Une mauvaise idée germa alors dans l'esprit de Paul, qui ramassa une grosse pierre et, bruyamment, sans autre raison que celle de satisfaire une basse envie de brutalité, la jeta au pauvre animal.

Le chien, brusquement attaqué et se trouvant en cas de légitime défense, se mit en colère. Avec un hurlement de douleur, il se jeta sur l'enfant. Effrayé, Paul se mit à crier de toutes ses forces : "Au secours ! Au secours ! Un chien enragé !"

Les camarades du méchant garnement, aussi effrayés que lui, coururent de toute la vitesse de leurs jambes à la ferme la plus voisine en répétant le cri de Paul "Un chien enragé !"

Le fermier arriva bien vite, armé de sa fourche, et, d'un seul coup, tua la pauvre bête, innocente victime de la lâcheté d'un mauvais petit garçon.

Il ne faut jamais faire de mal aux animaux, d'abord ; et ensuite ne pas mentir pour échapper au juste châtement d'une faute qu'on a commise.

L'arme dont Paul s'était servi envers le pauvre chien est la plus terrible et la plus venimeuse de toutes : elle s'appelle la calomnie.

* * *

Quand vous aurez commis une mauvaise action, mes chers enfants, ayez le courage d'en subir les conséquences et n'essayez pas de vous y dérober par un mensonge.

Le mensonge est une chose affreuse, surtout quand il se double d'une lâcheté. Dites toujours la vérité, coûte que coûte. C'est la morale de cette simple histoire que je n'ai fait que transcrire, en quelque sorte, et qu'a inventée de toutes pièces, je vous le répète, le petit René, charmant enfant que j'aime beaucoup, parce qu'il a très bon cœur.

JULES FAGNANT.

UN

14

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Un quart-d'heure ne s'était pas écoulé que le petit sauvage, repu et content, dormait comme une souche.

Quant il s'éveilla, Wapwi fut tout surpris de constater que le soleil avait disparu derrière la côte, très élevée partout dans cette région, et que la nuit approchait.

En même temps, une forte brise semblait courir dans les sapins, là-haut, sur la croupe de l'immense falaise.

—Hum ! se dit-il, je voudrais bien être rendu chez le papa Labarou !... Je ne sais ce que je ressens au creux de l'estomac... Mais je suis inquiet... J'ai entendu parler d'une partie de chasse sur l'îlot... Pourvu qu'on se soit aperçu qu'il va venter fort, fort !

Et Wapwi, aiguillonné par un pressentiment insurmontable, se prit à courir de toutes ses forces vers la baie.

Mais, si agile qu'il fût, il lui fallait bien modérer son allure, de temps à autre, pour reprendre haleine.

Quant il déboucha sur la grève de la baie, après avoir traversé directement la pointe orientale, il était bien près de minuit, s'il ne passait pas cette heure.

La brise fraîchissait, mais on la sentait moins de ce côté de la pointe.

Toutefois, de sourdes rumeurs, s'élevant de partout, ne laissaient aucun doute sur ce qui se préparait là-bas, sur le fleuve... C'était la tempête.

Et petit père Arthur qui est sur l'îlot, avec l'autre, tout seul ! se prit à penser Wapwi, pâle d'effroi.

Il se trouvait alors à quelques arpents du chalet des Noël.

Tout semblait y dormir.

Wapwi allait de-ci de-là, inquiet, indécis, ne sachant même pas ce qu'il voulait... Soudain,—ô bonheur !—la porte du chalet s'ouvre et une forme blanche apparaît dans l'encadrement.

—Le fantôme des chutes !... Suzanne !... Murmure Wapwi.

Et il court à elle, en disant :

—C'est Wapwi, petite mère !... N'aie pas peur !

—Wapwi !... Oh ! cher enfant, la Sainte-Vierge t'envoie... Tu vois ce temps ?

—Oui... Gros, gros vent !

—Une tempête, n'est-ce pas ?

—Ça souffle fort, fort... et ça sera pire, tantôt.

—Oh ! mon Dieu, mes pressentiments !...

—Qu'est-ce que tu as donc, petite mère ?

—Ecoute-moi, petit... Ton maître est là, sur l'îlot du large, seul, seul... avec Gaspard, tu entends !...

—Méchant homme, l'oncle Gaspard ! mâchonne le petit sauvage.

—Que va-t-il arriver, mon Dieu ?... J'ai peur... Je tremble... Et mes frères qui sont dans les bois !... Sur qui compter ?... Qui ira à son secours ?

—Wapwi, petite mère !

—Tu seras capable ?...

—Wapwi nage comme un poisson.

—Si j'allais avec toi ?... Nous prendrions la barque.

—Trop grosse, la barque. Mieux vaut un bon canot.

—Le canot ne résisterait pas... Mais il y a le chaland, sur la rive, en bas d'ici.

—C'est ça qu'il faut. J'y cours.

—Il y a des rames dans le hangar... Mais sauras-tu conduire seul ?

—C'est le vent qui va m'y mener. Dépêchons !

Wapwi, guidé par Suzanne, prit une paire de rames dans un hangar voisin et, sur ses indications, alluma un fanal, qu'il tourna en cercle, à plusieurs reprises.

—Comme cela, dit-il, si les jeunes gens sont en péril, ils comprendront qu'on le sait ici.

On courut au chaland.

Hélas ! il avait été tiré très haut, sur la rive, et il ne flotterait certainement pas avant une heure, pour le moins.

—Que faire ?

Impossible à la frêle Suzanne et à l'enfant d'entreprendre de mouvoir cette grosse embarcation, servant à débarquer ou embarquer les tonneaux de poisson... Wapwi eut une idée.

—Des rouleaux ! fit-il.

Et il courut au hangar, suivi de Suzanne.

On trouva aisément quelques bûches rondes, que l'on transporta au rivage.

Les deux rames ayant été étendues parallèlement sous le fond plat du chaland, on glissa un des rouleaux sous la quille, aussi loin que possible ; puis on disposa les autres à quelque distance en avant.

De cette façon, on réussit, sans trop de peine, à mettre l'embarcation à flot.

Puis Wapwi, muni d'une rame, sauta dedans, en criant à Suzanne, partagée entre le désir de sauver son fiancé et l'horreur qu'elle ressentait en face de cette mer en furie :

—Laisse-moi aller seul, petite mère !... Le vent porte sur l'îlot et je n'ai qu'à conduire... Une femme ne ferait qu'augmenter le danger, vois-tu !...

Suzanne se rendit à ce raisonnement et ne put que dire :

—Va où Dieu te mène, cher enfant. Je vais prier, moi !

Le chaland quitta la rive et disparut bientôt, entraîné par la tempête, qui faisait rage.

En moins de dix minutes, il se trouva en vue de l'îlot,—ou plutôt de ce qui pouvait rester de l'îlot,—car la mer était presque haute.

Debout à l'arrière du chaland, une rame à la main pour la guider, Wapwi plongeait ses yeux subtils au sein du brouillard humide, moitié ombre, moitié poussière d'eau, que le vent faisait rouler sur la baie.

Une fois, il crut entrevoir une forme sombre dressée sur les flots.

Donnant aussitôt un coup de rame pour y diriger l'embarcation, il regarda encore.

La forme sombre y était toujours, mais les flots la couvraient presque en entier, par moments...

Une voix lamentable sembla même arriver jusqu'à ses oreilles, appelant au secours.

Alors Wapwi cria de toutes ses forces :

—Voici Wapwi !... Tiens bon là !...

Mais, hélas ! c'est tout ce qu'il peut dire...

Un violent coup de mer le jeta hors du chaland, et les lames furieuses s'emparèrent de son pauvre petit corps pour le rouler comme une épave jusqu'à plus d'un mille de distance, où elles le laissèrent sur le rivage, à moitié mort et tenant toujours sa rame dans ses mains crispées.

Wapwi, sans trop savoir ce qu'il faisait, se traîna vers la côte sous le couvert des arbres, et tomba dans un profond assoupissement.

Nous avons vu quelle surprise l'attendait à son réveil.

XX

OU EST L'AUTRE ?

La première chose que vit Gaspard, en débouchant sur le littoral de la baie,—côté des Labarou,—fut la goélette de ces derniers, foc hissé et misaine à mi-mât, se dirigeant vers le large.

Evidemment, toute la nuit, la tempête avait inquiété les bonnes gens ; et, dès la pointe du jour, profitant du *baissant*, le père n'avait pu résister à l'anxiété générale et se disposait à aller voir ce qui se passait.

Gaspard eut un instant l'idée de le héler.

Mais c'eût été peine perdue.

La goélette, ayant fait son abatée et recevant la brise d'aplomb, bondissait déjà sur les vagues venues du large et filait vers l'îlot.

—Va, va, mon vieux : tu ne trouveras rien !... ricana le misérable.—C'est à peine si le plus haut rocher de l'îlot commence à se montrer la tête au-dessus des vagues...

En effet, après être resté une dizaine de minutes en observation, il vit la goélette dépasser d'abord l'îlot, puis virer de bord et tirer bordée sur bordée, pour reprendre finalement la direction de la baie.

Le moment psychologique était arrivé...

Il se traîna, plutôt qu'il ne marcha, vers la maison...

Deux femmes, très émuës, en observation sur le rivage, suivaient du regard les mouvements de la goélette.

Tout à coup l'une d'elle,—la mère,—poussa une exclamation :

—Ah ! mon Dieu, n'est-ce pas là Gaspard ?

—Oui, mère... Nous allons savoir...

—Mais il est seul !... Où est Arthur ?

—En arrière, probablement...

—Enfin !... Ce n'est pas trop tôt : j'achevais de mourir d'inquiétude.

— Calmez-vous, mère... Je cours m'informer.

Et Mimie fit une centaine de pas au-devant de son cousin.

Mais l'apparence dépenaillée, le corps affaissé, et surtout la figure couverte de sang du revenant, l'arrêtèrent net.

Elle joignit les mains, dans une attitude d'effroi, et s'écria :

— Sainte-Vierge ! qui t'a arrangé comme cela ?... D'où sors-tu ? Gaspard, tout pénétré de son rôle, se contenta de lui jeter un regard où il y avait de l'hébétement et continua d'avancer.

La mère Hélène, de son côté, approchait toute tremblante, n'osant questionner.

Gaspard jugea le moment arrivé, où il devait y aller d'une petite syncope...

Comme il ouvrait la bouche pour parler, un voile sembla couvrir ses yeux ; sa langue bredouilla ; ses genoux fléchirent...

Il s'affaissa.

Pour comble de *guignon*, ses bras affaiblis ne furent pas assez prompts pour empêcher sa tête, sa pauvre tête sanglante, de donner contre le sol.

Le bandage fut tirailé, déplacé, et la blessure, encore fraîchement pansée, se reprit à saigner comme de plus belle.

Naturellement, le pauvre garçon resta là, inerte, respirant à peine, inspirant la plus profonde pitié.



— Va où Dieu te mène, cher enfant. Je vais prier, moi ! — Page, 91, col. 2

Car il faut rendre aux deux femmes cette justice qu'elles oublièrent, pendant une demi-minute, l'une son fils, l'autre son frère, pour prodiguer leurs soins au blessé.

— Le pauvre garçon ! dit la mère Labarou, presque aussi pâmée que son neveu... Qu'est-il donc arrivé ?... Où est Arthur ?... Va-t-il nous tomber sur les bras, en lambeaux, lui aussi ?

— Gaspard va nous le dire, mère : le voici qui reprend ses sens. Ah ! que j'ai hâte qu'il parle !

— Gaspard ! Gaspard !... appela fébrilement la vieille femme, où est mon fils ?... où est Arthur ?

Le blessé, un peu revenu à lui, la regardait fixement, avec des yeux égarés...

La mère répéta sa demande, haussant la voix, secouant le bras inerte, serrant la main molle...

— Arthur !... Qu'est devenu Arthur ?

De son côté, Mimie, — la sœur, — dardait sur lui ses prunelles électriques, qui semblaient lire jusqu'au fond de son âme.

Le blessé se demandait : " Que faire ?... Que dire ?... "

La fièvre le gagnait...

Une lourdeur chaude appesantissait sa cervelle...

Et, pour le coup, si ça allait être sérieux !

Adieu la *frime* !

Gaspard, par un effort suprême, se dressa sur les genoux et, désignant la mer encore terrible dans son demi-apaisement, il ne dit qu'un mot :

— Là

Puis il retomba, cette fois dompté pour tout de bon par la surexcitation cérébrale.

Alors, ce fut bien pis...

Que signifiait ce geste, indiquant le gouffre ?... Pourquoi cette syncope au moment de parler ?

Mais la goélette abordait.

On allait savoir...

Sainte Vierge, comme Jean Labarou était lent, ce matin là !

Enfin l'ancre est tombée, les voiles abaissées...

Voici la chaloupe qui quitte le bord.

Le père est seul...

Et le fils, — le fils unique, parti la veille, plein de vie, de santé, d'espoir, — qu'en a donc fait la tempête ?...

Moment d'angoisse suprême !

On n'ose abandonner le blessé, pour courir au-devant du vieux pêcheur...

On attend, le cœur serré.

A la fin, la mère n'y tient plus...

Elle se précipite à la rencontre de son mari, qui la reçoit dans ses bras, tout en répondant par un hochement de tête désespéré à l'interrogation muette de ses yeux.

Mimie, elle aussi, est accourue.

Mais, voyant sa mère inanimée, son père sombre et pâle, elle se laisse glisser sur ses genoux, lève les yeux aux cieux et sanglote convulsivement.

— C'est fini ! gémit-elle... Arthur est noyé !

— Noyé ! noyé !... Lui ! lui !... Pas moi !... Oh ! la belle tempête !... Hourra ! crie une voix étrange.

On se retourne.

C'est Gaspard.

La figure rouge, les yeux brillants, gesticulant comme un forcené, il s'escrime contre des ennemis invisibles, combat des éléments imaginaires...

Une congestion de cerveau vient-elle de se déclarer ?

Gaspard, lui aussi, va-t-il mourir, en ce jour fatal ?...

Mais un nouveau personnage surgit, qui va peut-être jeter un peu de lumière au sein de ces ténèbres.

C'est le petit sauvage.

— Oh ! Wapwi, viens vite ! s'écrie Mimie, la première... As-tu des nouvelles ?... Où est ton maître ?

Avant de répondre, Wapwi s'approche de Gaspard, qui se débat en proie à une crise terrible.

Un demi-sourire erre sur les lèvres de l'enfant. — On dirait un rictus de jeune tigre.

Il ouvre la bouche pour parler ; mais il semble se raviser en voyant la mère Hélène presque inanimée dans les bras de son mari.

D'un geste calin, il prend la main de la pauvre femme et la pose sur son front.

Cela voulait dire : — " Pauvre grand-mère, Wapwi a bien du chagrin de te voir souffrir, mais il a fait son devoir, lui, et est encore digne de ta bénédiction... Ne désespère pas ! "

Puis, regardant Jean Labarou, il dit à voix basse :

— Wapwi sait quelque chose... Wapwi parlera à la maison.

— Ah ! fit Jean, un peu soulagé. — Mais pourquoi pas tout de suite ?

L'enfant jeta un regard singulier sur Gaspard, toujours en proie au délire et murmura :

— Trop de monde !

— Allons ! fit Jean.

Mais que faire de Gaspard ?... Comment le transporter ?

Un incident vint fort à propos tirer tout le monde d'embaras.

Comme on se regardait, d'un air très ennuyé, une petite embarcation, venant de l'est, abordait à quelques perches du groupe formé autour des deux malades.

Thomas Noël en descendit.

Daudinant son grand corps maigre, il s'avança aussitôt, la casquette à la main...

— Pardon, excuse, dit-il... Comme il y a eu gros vent cette nuit, je venais savoir... c'est-à-dire m'informer si tout le monde se porte bien et...

Puis, apercevant la mère Hélène, couchée sur le bras de Jean, et Gaspard, gesticulant, adossé à un monticule de la rive :

— Tiens ! tiens ! fit-il avec une certaine émotion, qu'est-ce que j'aperçois là ?... Monsieur Gaspard couvert de sang, et madame, comme qui dirait en syncope !

— Voisin, dit gravement Jean Labarou, un grand malheur est arrivé... Les deux enfants ont passé la nuit sur l'îlot, à guetter les canards... Ce matin, il n'en est revenu qu'un, — et voyez dans quel état !... Maintenant, où est l'autre ?... Qu'est-il advenu d'Arthur ?... Voilà ce qui a mis ma pauvre femme en l'état où vous la voyez et ce qui nous inquiète par-dessus tout...

(A suivre)

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Elle s'éveille, elle est seule ; mais un rayon de lune tombant en plein sur l'image, lui montre la même figure divine gravissant le calvaire éternel.

Madeleine éprouve un soulagement profond ; elle ne se rendort pas ; et le souvenir de Mathieu perd son amertume. Elle croit que ce rêve est à la fois un avertissement et une promesse.

Avec le jour, le mouvement s'éveilla dans la maison. Aucun des garçons ne devait aller au travail.

La petite malade quitta son lit appuyée sur deux de ses sœurs. Louise et Marie lui passèrent la robe blanche ; sur les ondes épaisses de ses cheveux blonds fut jeté le voile de tulle, léger comme une vapeur ; une couronne de roses naturelles, envoyée au dernier moment par Joseph Lepic, en retint les plis flottants.

Ainsi vêtue, avec sa physionomie pâle de jeune ange souffrant, elle était véritablement ravissante. Il ne fallut point lui parler de sa faiblesse, qui était extrême, ni l'engager à se replacer sur son lit. Elle s'étendit sur le grand fauteuil de paille, puis un tabouret sous les pieds, son chapelet à la main, entourée de Nichette et des plus jeunes des enfants, elle était véritablement si touchante que les larmes montaient aux yeux de ceux qui la regardaient.

Les garçons, recueillis et graves, attendaient l'heure de la cérémonie. La cour était jonchée de feuillages qu'embaumaient l'anis, le fenouil et la menthe, agrustes parfums s'évaporant dans l'air. Bientôt au son des cloches du bourg, on vit sortir des maisons du village les hommes restés fidèles à la mémoire de Jean, les femmes demeurées les amies de la veuve. Par files, se tenant la main avec une sorte de timidité, venaient les enfants. Ils marchaient à petits pas sur la verte jonchée de la cour, comme les jours de Fête-Dieu ; lentement la maison du garde s'emplit d'amis et de voisins. Ceux qui ne purent y trouver place formèrent une haie allant du grand portail jusqu'à l'entrée de la salle basse. Pas un homme qui ne tint un rameau vert ; les femmes portaient des fleurs cueillies dans leur jardin. De loin retentissait la clochette des enfants de chœur, et l'on apercevait, au-dessus du mur, à hauteur d'appui, les hautes lanternes processionnelles et les tentures blanches du dais.

Quand le cortège pénétra dans la cour les hommes et les femmes s'agenouillèrent, et leurs doigts laissèrent s'échapper les palmes vertes et les fleurs sous les pas du prêtre.

De la fenêtre, dont le rideau levé laissait voir la campagne, Claudine aperçut le cortège. Une coloration légère monta à ses joues, ses yeux s'attachèrent avec une fixité extatique sur le ciboire soutenu par le vieux prêtre.

Tandis que le curé déposait le vase de vermeil sur l'autel préparé dans cette chambre mortuaire semblable à un bouquet gigantesque, la porte donnant sur le jardin s'entr'ouvrit et Cyprienne, vêtue de noir, se glissa jusqu'à Catherine, dont elle serra silencieusement les deux mains.

François s'avança vers la fille du minotier :

— Merci, ma sœur, dit-il, merci au nom de Pierre et au nôtre.

Néra sanglotait, le visage caché dans ses mains. Dans cette âme ardente, toutes les douleurs tenaient du désespoir. Georges ne pleurait pas.

Les mains crispées, le regard sombre, laissant lire sur son visage une douleur au-dessus de son âme, il tenait ses yeux ardents fixés sur ceux de Claudine, comme si d'un des regards de la douce enfant eût dépendu son sort.

Le prêtre se releva, et s'approchant de Claudine, il lui dit d'une voix émue :

— Ce n'est pas au milieu d'une pompe semblable que je comptais, ma fille, poser sur vos lèvres le sceau de l'amour de mon Dieu ; je devais espérer que vous viendriez avec vos compagnes, dans la petite église où vous avez si souvent prié, et que vous les édifieriez par votre ferveur. Il plaît à mon Sauveur de vous éprouver, c'est lui qui vient à vous. J'ai confiance, mon enfant, que s'il entre dans cette maison où retentissent tant de sanglots, c'est afin de dire à votre mère : " Cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. . . . " Que sa vue vous rassure et vous console tous. Sans doute, il nous est impossible de deviner ses arrêts et de mettre obstacle à sa volonté ; mais la soumission des cœurs humbles l'a souvent touché jusqu'à lui arracher des prodiges. Ayez confiance, ma fille ! C'est l'agneau de Dieu qui vient à vous, c'est la divine colombe qui passe dans cette chambre

devenue un autel ; le pélican divin donnant son sang pour nourrir ses enfants qu'il aime. . . . S'il lui plaît de vous appeler dans sa gloire, il vous placera avec les anges que votre robe d'innocence vous donne le droit d'approcher ; s'il consent à vous laisser dans les bras de votre mère, n'oubliez jamais la solennité de l'heure pendant laquelle la mort plana sur vous. . . .

Autour de Claudine, tous fondaient en larmes ; seule, elle gardait une sérénité admirable et une ferveur dont le pasteur ne se souvenait point d'avoir vu d'exemple.

Claudine s'agenouilla, plus blanche que son voile, soutenue par sa mère, ses frères et ses sœurs. Le curé posa l'hostie sur ses lèvres, et la mourante demeura immobile, l'esprit emporté vers les célestes régions où planaient les anges ses frères.

Elle écouta avec un recueillement mêlé de joie la dernière exhortation de l'abbé Germain, et quand celui-ci s'éloigna, suivi des porteurs du dais, des enfants de chœur et de la foule, Claudine poussa un soupir profond, et tomba à la renverse dans les bras de ceux qui veillaient sur elle.

On la porta sur son lit en grande hâte.

Un nom passa sur ses lèvres et s'y éteignit avec un soupir :

— Claudin !

Georges l'entendit. Ce fut pour lui la sentence qui le condamnait ; il pressa sa poitrine à deux mains, jeta autour de lui un regard empreint de désespoir, et s'élança hors de la chambre.

Il ne s'enfuit pas assez vite pour ne point entendre ce cri de Catherine :

— Claudine est morte ! je n'ai plus de fille !

En effet, l'enfant, renversée sur les oreillers, ne donnait aucun signe de vie.

XVIII

SOUS L'EAU

Au moment où Georges quittait la grande salle, le cri de sa mère et les sanglots de ses frères et de ses sœurs firent déborder l'angoisse et le désespoir emplissant son âme depuis de longues années.

Il lui semblait que la mort de la jumelle devenait sa propre condamnation, et qu'elle morte, il n'avait plus le droit de vivre. Tant qu'il put croire qu'une force secrète l'attachait à l'existence, et que l'espoir de revoir Claudin la soutiendrait, il dévora sa douleur, s'armant d'un courage surhumain, s'efforçant de cacher à tous le chagrin qui le dévorait, supportant le sentiment amer qui malgré elle débordait parfois de l'âme de Catherine, et la haine mal contenue de la jumelle. Georges se sentait isolé au milieu de la famille. On ne lui pardonnait pas la perte de Claudin. Ce malheur, qui aurait dû se perdre dans le lointain des années enfuies, demeurait aussi aigu que le premier jour. Georges possédait un cœur aimant, il aurait eu besoin de s'épanouir à l'aise ; cet enfant pâle, presque chétif, restait affamé de caresses et de tendres paroles. Quand il entendit crier : " Claudine est morte ! " il crut qu'il ne lui restait plus qu'à mourir.

Il partit donc, écrasant sous ses pieds les herbes aromatiques et les fleurs dont la jonchée était encore fraîche, franchit la haie de la maison dans laquelle le trépas venait d'entrer, et traversant un champ de luzerne nouvellement fauché, il gagna les rives de la Marne. Elle étincelait comme une nappe d'argent sous les rayons clairs du soleil. De hautes herbes au milieu desquelles éclataient des épis de fleurs mauves, des ombelles de spirées, des bouquets jaunes d'absinthe sauvage, lui formaient une ceinture de floraisons grasses, humides, aux verdures glauques. Des vols de libellules les traversaient, et des rives couvertes d'un gazon dru et fin sautaient dans l'eau des grenouilles épeurées. Sur le milieu du fleuve, deux hommes, debout dans une barque, tiraient du gravier, et en emplissaient leur bateau. Couverts de lambeaux sordides, l'air abruti par l'ivresse, ils poursuivaient cette tâche, courbés sous le labeur qui leur donnait pour deux jours la possibilité d'aller s'enivrer dans les cabarets.

Georges jeta sur eux un regard inquiet. Ces hommes le gênaient. Ils ne songeaient cependant en ce moment qu'à lui faire plaisir, car l'un d'eux le grand diable, lui demanda :

— Veux-tu passer la Marne, petit ?

— Non, merci, répondit l'enfant.

— Est-ce que tu aurais peur de l'eau, par hasard ?

Peur de l'eau ! lui, Georges ! Vraiment, c'était bien l'heure de le lui demander.

L'enfant secoua la tête, jeta un remerciement aux tireurs de gravier, et continua de suivre le cours du fleuve.

Des pêcheurs s'espaçaient le long des deux berges. Chacun s'imaginait connaître des trous propices, et jetait sa ligne avec une constance également mal récompensée.

Un peu plus loin, des laveuses savonnaient, frappaient du battoir en jasant en chœur :

—Eh ! Georges, demanda l'une d'elles, comment va Claudine ?

—Claudine est morte ! répondit-il.

—Je ne lui croyais pas mauvais cœur à ce petit, reprit une des lavandières. . . . Un peu triste et sournois, et ne donnant pas à sa mère beaucoup de consolation. . . . Mais apprenant bien à l'école. . . . Et c'est quand la maison de Catherine doit être dans son plus grand deuil, qu'il vient se promener sur les bords de la rivière.

—Il a l'air bien triste, fit observer une jeune fille.

—Oh ! moi, jamais il ne m'a inspiré de confiance. . . . La disparition de Claudin est restée sur lui comme une tache. Heureusement, Catherine Tournil n'a que du contentement avec les autres.

Georges ne marchait plus, il courait.

Mais de quelque côté qu'il tournât les yeux, il apercevait soit une vieille femme conduisant sa vache au pré, soit un homme occupé à quelque travail de binage.

Il disparut pendant quelque temps au milieu de l'oseraie, et ceux qui de loin virent un enfant courant à travers les pousses rouges et vertes crurent qu'il jouait avec des camarades.

Le petit malheureux n'avait plus de larmes ; son cœur battait à l'étouffer ; les seuls mots passant sur ses lèvres tremblantes étaient ceux-ci :

—Claudine est morte, il faut bien que je meure !

L'eau paisible de la Marne ne l'attirait pas en cet endroit. Il voyait toujours des bateaux, et redoutait de rencontrer un sauveteur dans les bateliers. Il crut qu'un seul endroit présentait un danger trop réel pour que quelqu'un risquât son sauvetage.

Devant lui le barrage écumait, dessinant une ligne d'une blancheur neigeuse. Pour Georges, cette chute d'eau qui aurait fait sourire un voyageur, représentait une cataracte, un gouffre, un abîme. Il se sentait attiré par ces nappes limpides grondant sur les obstacles et emplissant la vallée d'un bruit continu. Mourir au milieu de ce tumulte, de cette chute qu'avivait le soleil, lui semblait en accord avec la situation de son âme.

Non qu'il analysât ce qui se passait en lui ; le pauvre enfant, s'il avait l'habitude de souffrir, ne savait point définir sa souffrance.

L'analyse est un mal que les penseurs ajoutent à leurs autres maux, et Georges, le cœur gonflé, les paupières brûlées, se répétait seulement qu'il était impossible de supporter la vie puisque la jumelle venait de mourir, et que sa mère ne l'aimait pas.

Il fallait que son chagrin fût bien profond, et sa résolution bien arrêtée, car jamais journée n'avait été plus belle.

En cet endroit, aucun passant. La maison du garde du barrage semblait endormie par la chaleur. Plus de chalands, de lavandières, de tireurs de sable, d'écoliers buissonnant, d'attelages sur la route. Rien que la chute de la Marne, blanche comme du lait, formant de grands remous à l'endroit où elle se mêlait à l'eau verte.

Enfin, Georges arriva proche du barrage, et se sentit enveloppé dans ces grondements, il allait mourir. Dans un moment il cesserait de souffrir.

Nul ne lui reprocherait plus l'enlèvement de Claudin, le trépas de la jumelle. Il ne verrait plus Catherine couvrir de baisers ses frères et ses sœurs, tandis que ses regards voilés de pleurs imploraient une caresse trop souvent refusée. Il ne souffrirait plus rien de tout cela. . . .

Soudain, une pensée traversa son esprit, et vint le troubler dans sa sinistre espérance.

Il crut se souvenir que le curé avait un jour en chaire, répété que Dieu défendait à l'homme d'attenter à sa vie. Alors il crut qu'il pouvait, par une suprême prière, racheter cette faute, dont il était trop jeune encore pour comprendre l'irréparable gravité.

Il tomba dans les herbes, à genoux, les mains jointes, et pria avec l'ardeur d'une jeune âme écrasée par la douleur. Pour lui, il demandait grâce ; pour les siens, pour tous ceux qu'il quittait, il implora la paix et la consolation.

Il se leva ensuite, et son regard, empli d'une douleur à laquelle on eût dit que se mêlait le reproche d'une injustice cruelle, embrassa le cours de la Marne, les coteaux ensoleillés de Saint-Aude, la ligne aérienne de la route de Montmirail, et cet ensemble de bois, de prés, de futaies superbes qui font de ce pays un des plus ravissants coins du monde. Ce regard eut la durée d'un éclair. S'il se fût prolongé, peut-être l'enfant eût-il senti faiblir son courage, mais d'un bond il franchit le barrage et se précipita dans l'abîme. . . .

Un cri dans lequel vibraient les sanglots d'une âme désespérée s'éleva à quelque distance ; une femme affolée, courant à perdre haleine, se précipita du côté où Georges venait de disparaître.

Au moment où celui-ci quitta la chambre dans laquelle agonisait Claudine, Claudine, qu'à cette heure chacun des assistants croyait morte, la douleur qui comprimait les cœurs était trop intense pour que le départ de Georges produisit une grande impression. Catherine ne s'en aperçut même pas. Ses prunelles noyées de larmes demeuraient fixées sur le visage pâle de la jumelle, blanche, calme et belle comme un ange endormi. Mais tout à coup les grands yeux de Claudine s'ouvrirent, elle se souleva sur les oreillers, son bras amaigri s'étendit vers

sa mère, et d'une voix qui semblait avoir changé de timbre, elle répéta :

—Georges ! Georges ! suis-le, il va se tuer !

Catherine fouilla la chambre du regard, Georges n'y était plus ; mais à cette heure pouvait-elle songer à autre chose qu'à l'enfant ressuscité qu'elle saisissait dans une étreinte ardente ? Elle ne comprit pas même le cri d'alarme de Claudine, le sinistre avertissement qu'elle venait de lui jeter, et roulant son front sur le lit de celle que Dieu lui rendait d'une façon miraculeuse :

—Ma fille ! dit-elle, ma fille !

Les bras frères de Claudine se tendirent, elle saisit les poignets de sa mère, et lui parlant les yeux dans les yeux, lèvres contre lèvres, elle répéta :

—Tu ne comprends donc pas. . . . Georges me croit morte. . . .

Georges veut se tuer. . . . Cours sur les bords de la Marne ! Sauve-le, sauve-le !

Cette fois, Catherine fut secouée des pieds à la tête.

En un instant, elle devina quel drame terrible et mystérieux venait de se jouer dans l'âme de Georges. Le sentiment de son injustice lui traversa le cœur comme une lame aiguë, elle se releva.

—Que personne ne me suive ! cria-t-elle. Puis elle s'élança dans la cour.

Une angoisse profonde déborda de nouveau de tous les cœurs. A peine la jumelle venait-elle d'être rendue à tous ceux qui l'aimaient, qu'une crainte nouvelle bouleversait les membres de cette famille. Cette fois, il ne s'agissait point d'un enfant que Dieu rappelait à lui pour en faire un ange, mais d'un être au désespoir demandant à la mort, avant l'heure fixée par le ciel, la fin des tourments qu'il ne se sentait plus la force de supporter.

Le poids des douleurs devenait plus écrasant pour cette famille chrétienne. A l'inquiétude se mêlait l'effroi moral. François éleva la voix et se mit à prier. La jumelle ne répondait point à l'invocation sainte. Les mains croisées sur sa poitrine, elle paraissait suivre de loin le drame qui se passait sur les rives de la Marne.

Catherine allait comme le vent, cherchant sur la berge si elle n'apercevrait par son fils. Un moment elle crut le reconnaître, mais l'enfant entrevu disparut dans un bouquet de bois descendant jusqu'à la rive, et lorsque Catherine put de nouveau le distinguer, en dépit de la hâte qu'elle mit à le suivre, elle ne parvint point à diminuer la distance qui les séparait.

Il gagnait du terrain, toujours, toujours, et s'approchait davantage de l'eau bouillonnante. Claudine devait avoir bien vu. Dieu permet souvent que les créatures innocentes reçoivent un don de prophétie : Ah ! combien à cette heure Catherine s'adressait de reproches amers ! Si elle n'avait pas témoigné une si grande froideur à Georges, si elle ne l'eût pas rendu responsable du malheur arrivé à Claudin, si elle l'avait gardé dans ses bras comme les autres, il n'aurait point été hanté par cette pensée terrible, plus effrayante encore dans l'esprit de l'enfant que dans celui de l'homme : chercher dans le suicide la fin d'une douleur trop lourde à porter.

N'était-ce pas elle qui l'avait poussé à cet acte de désespoir, en l'éloignant de son cœur, en le traitant en paria de la famille ? Tandis qu'elle élevait Néra, l'enfant des Tziganes, afin de porter bonheur à Claudin, peut-être attirait-elle sur la tête de celui-ci la douleur et la mort par cela seulement qu'elle se rendait coupable à l'égard de Georges.

Elle comprit soudainement les tristesses de l'enfant, son amour de la solitude, sa passion pour l'étude, durant les heures de laquelle il ne songeait plus à ses chagrins, et, par un brusque revirement, il lui sembla tout à coup que celui de ses enfants qu'elle regretterait davantage si elle venait à le perdre, serait ce silencieux, ce timide, qu'elle avait repoussé comme s'il demeurerait étranger à sa couvée.

Oh ! le sauver ! Elle eût donné, pour cela, ce qu'elle avait encore de jours à vivre. Désormais, elle ne voyait plus que lui au monde. Elle oubliait même sa Claudine ressuscitée. Elle lui préférait Georges en ce moment : Claudine, en mourant ne lui laisserait qu'un regret, Georges lui léguerait un remords.

Tout à coup elle le revit.

L'enfant, sa prière faite, s'était redressé. Sa mère l'appela sans qu'il pût l'entendre ; les deux mains pressées sur sa poitrine, elle rassembla ses forces, criant : " Georges ! Georges ! " sans songer que le fracas du brisement de la Marne contre le barrage couvrait entièrement sa voix déchirée par l'angoisse.

Une seconde, l'enfant resta debout, puis, d'un élan, comme s'il craignait de réfléchir, il se précipita.

L'écume du barrage l'enveloppa. L'eau bouillonna un moment avec plus de force, puis le tumulte s'apaisa, et la lourde nappe d'eau continua de ruisseler et de se confondre avec les eaux de la Marne.

Au même instant, obéissant au sublime instinct de l'amour maternel, Catherine, sans songer qu'elle s'exposait à une mort certaine, se jeta dans la rivière en appelant désespérément son fils.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

CERTAINEMENT LE SEUL

Le *Baume Rhumal* est certainement le seul remède actif, énergique et sûr dans le traitement du rhume, de la grippe et de la toux qui permette, tout en suivant le traitement, de vaquer à ses affaires et de se guérir rapidement.

CHOSSES ET AUTRES

—L'empereur d'Allemagne a fait lui-même le dessin de la tour du temple protestant allemand qui sera bâti à Jérusalem sur un terrain donné par le Sultan à Guillaume II. Ce temple coûtera \$60,000.

—On dit qu'un certain nombre de riches Américains vont se cotiser pour acheter à Sa Majesté la reine Victoria, à l'occasion de son avènement, un cadeau valant au moins \$1,500,000.

WISEZ A L'ECONOMIE

Pourquoi payer de gros prix pour des médicaments, alors que vous pouvez à peu de frais obtenir la guérison radicale du rhume le plus opiniâtre en prenant du *Baume Rhumal*.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 15 mai 1897 : Le bonheur des femmes, P. Lombroso ; Le reportage et les grandes catastrophes (5 gravures), J. Grand-Carteret ; La vie intime de Confucius (8 gravures), E.-H. Parker ; La journée d'un président aux Etats-Unis, par B. Harrison. —Les faiseurs de miracles hindous par Dr A. de Neuville. —Le sang finois, par J. Lie. —Le Rire, par E. Mancini. —Les conceptions gigantesques de l'Amérique. —Caricatures politiques. Bureau : 12, avenue de l'Opéra, Paris. Union postale, 18 frs par an. Numéro spécimen sur demande.

PEU IMPORTE

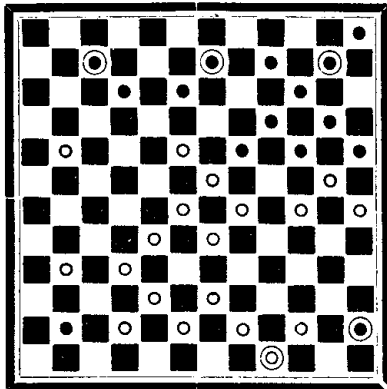
Que votre rhume remonte à quelques jours ou à des années, peu importe ; si vous suivez consciencieusement le traitement au *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français vous rendra la santé.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME NO 200

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils, Montréal.

Noirs—15 pièces



Blancs—19 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 199

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
23	17	10	12
22	16	44	33
36	30	55	44
16	10	3	16
34	27	33	22
60	53	47	60
59	52	58	47
57	50	44	57
70	63	57	70
35	28	70	34
39	2	18	29
2	66	gagnent	

Ce problème a une autre solution, 16 à 11 suivi de 11 à 4 et de 4 à 49, gagnent.

Les Meilleures Années

De la vie sont les années de santé. Êtes-vous dans cette heureuse période ? ou bien, comme des milliers d'autres, êtes-vous à vous lamenter sur votre état, l'esprit continuellement tourmenté par une inquiétude désespérante ?

Ces sentiments sont particuliers à la FAIBLESSE FEMININE

Guérissez ce mal de dos et ce tourment de tête, ramenez ce vif appétit et ce sommeil réparateur, et le monde aura chargé d'aspect pour vous. Quel est le remède ?

Les Pilules Rouges

... du Dr Coderre

POUR FEMMES PALES ET FAIBLES

Votre cas, tout mauvais qu'il vous paraisse, n'est pas pire que des milliers d'autres qui n'ont pas été simplement traités, mais guéris par ce remède d'une renommée universelle. La faiblesse physique et la démoralisation se dissipent devant ce remède comme la rosée devant le soleil du matin. La dépense n'est pas une excuse parce que c'est le moins cher aussi bien que le meilleur remède pour le soulagement des maladies féminines que la science ait encore produit.

Ecrivez-nous si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement et notre médecin spécialiste vous répondra sans frais, vous indiquant un régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle.

En vente partout, 50 cts la boîte ; 6 boîtes, \$2.50. Expédiées par la maille, sur réception du prix, aux Etats-Unis ou au Canada. Adressez :

CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE
Dept. Médical, B P. 2306, Montréal.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT-JACQUE,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107, RUE SAINT-JACQUES

"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

APRÈS LA VENTE

Photographes

NO 360 RUE ST DENIS
TÉL. BELLA 7283. MONTREAL
MARCHAND 843 P.Q.

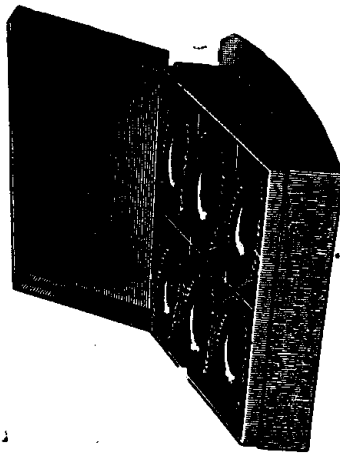
Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'Apollinaris et de la Johannis. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Echantillons fournis sur demande, par la COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.

CAPSULES TAETZ

Elastiques Russes

BREVETÉES EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER



Les Capsules Taetz (forme bonbons) adoptées par les sommités médicales du monde entier, constituent le mode le plus pratique pour prendre à haute dose sans aucune répugnance et sans le secours de la cuillère les médicaments de mauvais goût, tels que : Les Huiles de Ricin, de Foie de Morue, Baume de Copahu, etc., etc.

Les véritables Capsules Taetz d'une extrême finesse sont facilement digérées par les estomacs les plus délicats, grâce à leur préparation spéciale inimitable.

Elles procurent des effets immédiats, les principes actifs qu'elles renferment n'étant altérés par aucun mélange.

Dépôt pour le Canada : Maisons ROYER et ROUGIER FRÈRES 55 St. Sulpice Street, MONTREAL Gros : R. TAETZ & Co, 46, r. de Bretagne, Paris

DR BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au No 60, rue Saint-Denis, à deux portes plus haut que le jardin Viger.

PROCEDES MODERNES

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.

.....LISEZ.....

"Le Monde"

L'ORGANE DU PARTI CONSERVATEUR

Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne Edition Hebdomadaire
Un an \$2.00 Un an..... 50c.
6 mois..... \$1.00 6 mois..... 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES

Bureaux : No 75, Rue St-Jacques MONTREAL

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISÉMENT, etc., avec les PILULES ANTONIO

toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS

Dépôt à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1849

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr. CANDES, Paris 85-Damrès, St-Denis, 18

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE en 2 heures sans COLIQUES ni NAUSÉES sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du

VERSOLITAIRE

par les CAPSULES L. KIRN

à l'Extrait éthéré de FOUGÈRE Mlle Pure sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PHARM. FARMACIE HAUGOV, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

UNE SEMAINE DE
Vente - Extraordinaire
A LA MAISON DE
E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc. etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente :

- 0 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial. 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial. 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. 25c
- Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial. 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial. 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial. 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial. 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial. 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial. 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial. 8c
- Pâté à poêle, 10c, spécial. 4c
- grande boîte 15c, spécial. 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial. 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial. 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial. 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial. 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial. 6c

FERBLANTÉRIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial. 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial. 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial. 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial. 5c
- Antonnoirs, 5c, spécial. 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial. 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial. 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial. 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial. 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix. 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offert. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que **Pompes, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux, Etc., Boîtes de Toilettes, Mirrors de luxe, Etc., Etc.**

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 8.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui-permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6 h. p.m. Le Samedi et les jours de Fêtes exceptés.

E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

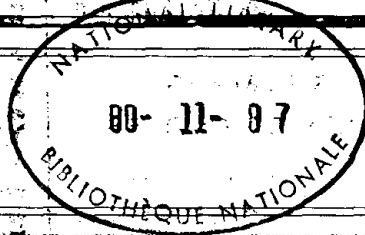
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.



LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture
Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec, 1500 00	Georges Lagacé 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rionx, 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q., 25 00
Osias Chartrand, Ste-Anne de Fréscott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal, 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil, 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Fréscott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.



Faussees dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents-extraites sans douleur chez
J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

244 Rue St-Laurent, coin Ste-Catherine



les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les jours.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTREAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTREAL

Costumes d'Eté pour Dames

Il n'est pas trop tôt, mais il est assez tôt pour vous inviter à venir examiner notre immense assortiment de costumes d'été en toile Grass, canevas, duck piqué linon de toile, drap Covert et autres marchandises à la mode.

Costumés en Toile Grass

Beaux costumes en Grass, avec belles raies vertes et blanches, collet et manchettes en toile unie, gilet Bolero, un costume très complet.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Costumes en Drap Covert

Un autre costume d'été très élégant, jupe taillée de bonne largeur et garnie de braid. Le gilet à des revers doubles garnis de braid avec beaux boutons \$5.40.

Un lot spécial de costumes d'été, faits d'élégantes marchandises qui ne changent pas au lavage, prix de \$1.99 à \$12.15.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Marchandises pour

Costumes d'été

- Mousseline tache lancet. 14 à 26c.
- " Suisse, tache épingle 30 à 55c.
- " rayée de fantaisie. 6 à 20c.
- Piqué blanc. 22 à 41c.
- Piqué de fantaisie. 20 à 44c.
- Duck blanc. 13 à 23c.
- Duck américain dans toutes les couleurs. 19c.
- Drills anglais. 21c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Services à Dîner

50 services à dîner en semi-porcelaine très bien décorés, 97 morceaux, valant \$12. pour \$7.99.

Grands Verres

500 grands verres forme de cloché, prix régulier 4c pour 2½c chacun.
300 grands verres forme de cloché, prix régulier 6c, pour 4c chacun.

Pinces à Glace

500 pincés à glace, de famille, en acier travaillé forgé à froid, comme la vignette prix régulier 25c pour 15c.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Resilles Shot

Pour robes ou jupes d'été, cette marchandise est superbe, légère et fraîche, donnant le confort et l'élégance, 59c.

Drap Capot

Pour costumes d'été, marchandise soie et laine, en riches couleurs qu'il est impossible de décrire, 89c.

Etoffes à Robes d'été

La grande vente d'étoffes à robes inaugurée samedi a donné pleine et entière satisfaction à nos nombreux clients.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame